

Damien Luce

L'UNIVERS EN PANTOUFLES

Contes cosmiques



Mondes inconnus

La légende
des mondes



L'Harmattan

Service presse

Collection « La légende des mondes »

Dirigée par Arnaud Roi

Des contes et légendes traditionnels ou contemporains
pour rêver, voyager et découvrir d'autres cultures...

Dernières parutions

Nanalmadine Ramsès, *L'odyssée de Sou et de ses compères. Contes ngam* (Tchad – République centrafricaine), 2026.

Gérard Meyer, *La traversée du monde. Récits traditionnels d'Afrique de l'Ouest*, 2025.

Garaoun Massinissa, *Contes kabyles des Babors – Timuɛay n Ibaburen* (bilingue tassaḥlit-français), 2025.

Bernard N'Kaloulou, *Les larmes du crocodile. Contes nsoundi*, 2024.

Marguerite Burnat-Provins, *Contes en vingt lignes*, 2024.

Zygmunt L. Ostrowski et Marie-Christine Josse, *Contes des Soudans. Pays Dinka et Monts Nouba*, 2023.

Robert Nicolaï, *Le caravansérail de la vie. Contes et récits sahélo-sahariens*, 2023.

Jean-Louis Robert, *Les ailes de l'amour – Bann zèl lamour et autres contes*, bilingue créole réunionnais-français, 2023.

Amina Nouh, *Chants de travail somalis – Heeso hawleed somali* (bilingue somali-français), 2023.

Badjo Bernadette Monnet, *Contes du pays gwa. Côte d'Ivoire*, 2023.

Mallon Kéita-Kouyaté, *La courge qui parlait. Contes de la Haute-Guinée*, 2023.

Lam Chi-Lan, *Cent contes et légendes du Viet-Nam. Recueil commenté*, 2022.

Damien Luce

L'Univers en pantoufles

Contes cosmiques

L'Harmattan

Service presse

Du même auteur

Aux éditions Héloïse d'Ormesson

Le Chambrioleur, 2010

Cyrano de Boudou, 2012

La Fille de Debussy, 2015

Claire de plume (Prix Folire), 2017

Un drôle de Valentin, 2022

Illustrations à l'encre par l'auteur

© L'Harmattan, 2026

5-7, rue de l'École-Polytechnique - 75005 Paris

www.editions-harmattan.fr

ISBN : 978-2-336-61127-3

EAN : 9782336611273

Dépôt légal : avril 2026

Service presse

*À Adrien et Geo,
mes deux p'tits gars.*

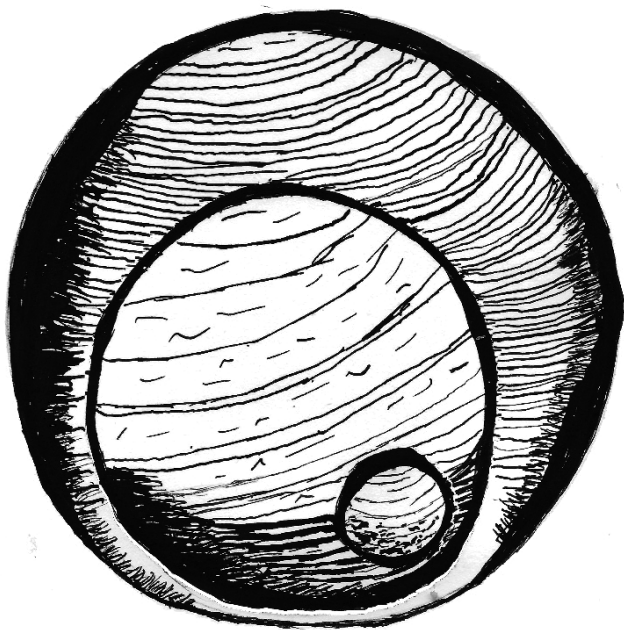
Service presse

Service presse

Escales

Chapitre I. L'Appel du vide.....	11
Chapitre II. La Planète à double face.....	17
Chapitre III. Le Peuple enraciné.....	21
Chapitre IV. La Planète nomade	29
Chapitre V. Le Sapounofouska	33
Chapitre VI. La Planète royale	37
Chapitre VII. L'Homme au corbeau	47
Chapitre VIII. La Parole perdue	49
Chapitre IX. La Planète aux cocons.....	59
Chapitre X. Les Deux Amoureux.....	63
Chapitre XI. Journal intime.....	69
Chapitre XII. La Balise	73
Chapitre XIII. Procréation	79
Chapitre XIV. L'Océanographe	81
Chapitre XV. La Planète satellite	91
Chapitre XVI. Journal intime (suite)	93
Chapitre XVII. Le super-héros.....	95
Chapitre XVIII. Mots sur le temps	103
Chapitre XIX. La Planète bleue.....	105
Chapitre XX. Journal intime (fin)	107
Chapitre XXI. Il y avait quelqu'un	109
Chapitre XXII. La Couronne	115
Chapitre XXIII. La Question.....	119
Le Sapounofouska par Adrien	121
L'observateur d'étoiles par Geo.....	123

Service presse



Chapitre I. L'Appel du vide

Lorsque j'étais enfant, il y avait neuf planètes dans le système solaire. Pour me rappeler leur nom, j'avais composé une chanson :

*Mercury Vénus Terre Mars Jupiter
Saturne Uranus Neptune Pluton.*

Mais, en 2006, les scientifiques sont arrivés avec leur gros cerveau, et ont tout gâché.

— Chers confrères, chères consœurs, nous avons un clandestin parmi nous. Pluton nous a roulés dans la poussière d'étoiles. Cet astre a voulu se faire plus gros qu'il n'est. D'après nos observations, il est plus petit que la lune, et même plus petit que la Russie. Il ne mérite pas d'être appelé « planète ». C'est un « astéroïde ».

Les scientifiques aiment employer le mot juste.

— Seuls les astres à grosse bedaine sont des « planètes ».

Pluton fut donc déplanétisé.

En faisant cela, ces mangeurs de chiffres ne savaient pas qu'ils sabotaient ma chanson enfantine. Sans Pluton, deux notes étaient orphelines. Je ne savais pas quoi en faire. Elles errent depuis dans les limbes de ma matière grise, comme deux comètes sans nom.

Si tu poses ton vaisseau spatial sur la surface d'une planète digne de ce nom, comme la Terre ou Mars, l'horizon semble être une ligne droite. Tu es tellement petit que tu n'en peux voir qu'une minuscule partie. Notre monde regorge de pareilles illusions. Les humains sont ainsi, ils voient mal ce qui n'est pas à leur échelle.

Par exemple, si tu es dans un avion, à des milliers de mètres d'altitude au-dessus de la mer, regarde par le hublot. L'eau paraît aussi lisse

qu'un miroir. Pourtant, elle est sculptée de vagues et de creux, comme le drap de ton lit défait.

Mon amour pour les étoiles est né grâce à ma chambre mansardée. J'avais à peine cinq ans lorsque nous avons emménagé dans cette maison, où pour la première fois j'avais ma propre chambre, sous le toit. Ma lucarne me donnait une vue imprenable sur le ciel. La nuit, je me postais sous la vitre, et j'observais le grand pré sombre au-dessus de ma tête, avec ses troupeaux d'étoiles.

À l'école, ma maîtresse était passionnée d'astronomie. Elle avait un énorme globe terrestre sur son bureau, avec une lune de papier mâché, accrochée à un fil de nylon.

Un jour, je lève le doigt :

— Qu'est-ce qu'il y a dans l'espace ? Entre les étoiles ? Entre les galaxies ?

— Pas grand-chose, me répond-elle.

— De l'air ?

— Non. Dans l'espace, il y a du vide.

Et elle profite de ma question pour nous parler du Big Bang.

L'univers a jailli de sa boîte comme un diable, il y a des milliards d'années. Il a poussé un grand cri, et s'est éparpillé un peu partout.

Je posai une deuxième question.

— Et avant le Big Bang ? Qu'est-ce qu'il y avait ?

— Avant le Big Bang ? Il n’y avait rien, ou presque.
— Un grand espace sans lumière ?
— Non. Une minuscule tête d’épingle pleine d’énergie. Sinon, rien du tout. Pas d’espace autour, pas d’obscurité. Rien de rien. Même le temps n’avait pas encore été inventé.

Rien... Ma petite cervelle enfantine avait beaucoup de mal à imaginer cela. Rien ! J’essayais pourtant. Je m’acharnais. Je voulais observer ce rien qui précédait la création de notre univers. Impossible. Au mieux, je voyais un grand tableau noir.¹

J’ai grandi.

Je suis une personne assez semblable à toutes les autres. J’ai à ma ceinture un petit sac invisible. Dans ce sac, il y a mes billes de joie et mes billes de chagrin.

Certains jours, les billes de chagrin sont plus nombreuses que les billes de joie, et je dis : « La vie est triste ».

D’autres jours, les billes de joie sont plus nombreuses que les billes de chagrin, et je dis : « La vie est belle. »

En vérité, la vie n’est ni belle ni triste, la vie est. Est-ce qu’un poisson se demande si la mer est triste ? Non, il nage dedans, c’est tout.

¹ Mais un tableau noir, ce n’est pas rien !

Je suis devenu une personne un peu sauvage. J'aime mon silence. Ce besoin de solitude m'a poussé vers cet espace que j'ai tant observé depuis ma chambre d'enfant.

Un grand chaudron de vide ! Cela avait tout pour me plaire.

Une nuit, j'ai eu la fabuleuse occasion d'aller voir l'univers de plus près. Je ne peux pas raconter comment cette chance m'a été donnée, c'est mon secret. Depuis plus de vingt ans, j'explore les galaxies, les nébuleuses, les étoiles, les planètes.

Il est temps de raconter ce que j'ai vu.

Service presse



Chapitre II.

La Planète à double face

Je me souviens de Sikandi, une planète que j'ai visitée il y a quelques années. Sikandi avait une particularité : sur l'un de ses hémisphères, le jour régnait en permanence, sur l'autre, la nuit. La planète montrait toujours la même moitié à son étoile. Sur la Terre, l'alternance du jour et de la nuit permet de refroidir puis réchauffer la surface. Mais sur Sikandi, d'un côté, le jour formait un désert torride, et de l'autre, la nuit baignait un territoire glacé.

La vie s'était donc développée le long de la frontière entre le jour et la nuit, là où les températures étaient douces.

L'éternel crépuscule, l'éternelle aurore, créaient une lumière tamisée dans cette « zone verte ».

Le climat permettait une profusion naturelle inouïe. Des millions d'arbres partaient à la conquête du ciel. Les fleurs se disputaient chaque parcelle de terre, que les rivières irriguaient joyeusement. Le monde animal regorgeait d'espèces plus insolites les unes que les autres. Et dans ce paradis, une communauté d'habitants s'épanouissait, prise en étau entre deux enfers, celui du feu et celui du froid.

Mais les Sikandiens et les Sikandiennes, petit à petit, se découvrirent un désir caché au plus profond de leur silence. Il leur manquait quelque chose. Lorsqu'ils avaient faim, il leur suffisait de lever le bras pour cueillir un fruit. Lorsqu'ils avaient soif, ils trouvaient l'eau claire courant à leurs pieds, offerte et inépuisable. Ils n'avaient jamais, ni trop froid, ni trop chaud.

Alors un Sikandien, un jour, s'aventura vers le désert de sable. Il revint avec, au fond des yeux, une lueur nouvelle.

Une Sikandienne s'aventura vers le désert de glace. Elle revint avec, au fond des yeux, une lueur nouvelle.

Et les habitants se demandaient : « Quelle est cette lumière ? »

La nouvelle se répandit le long du grand ruban de vie, tout autour de la planète.

— Il paraît qu'un Sikandien est allé dans le pays brûlant.

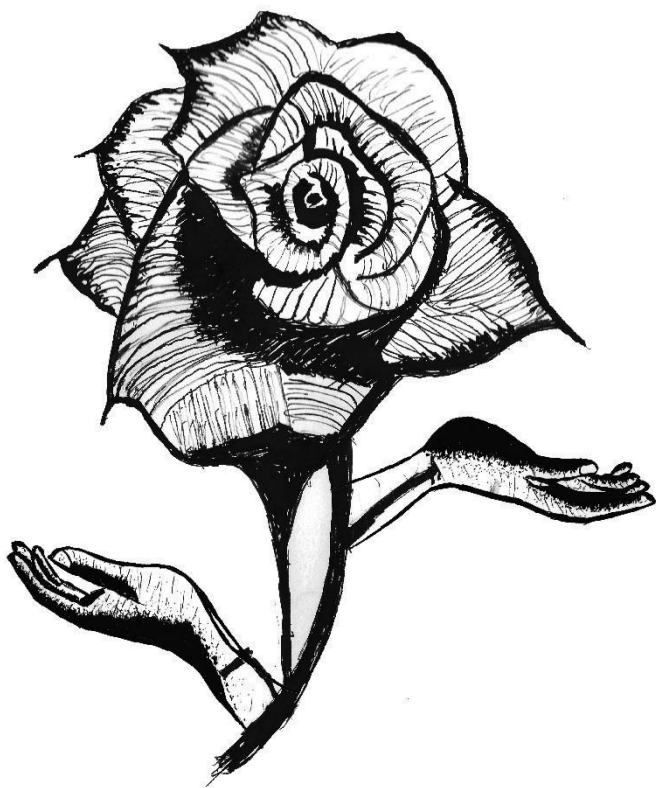
— Il paraît qu'une Sikandienne est allée dans le pays glacé.

D'autres habitants allèrent goûter au feu ou au froid. Et chaque jour, ils s'aventuraient un peu plus loin.

Le temps passa. Un siècle plus tard, il ne restait qu'une centaine de personnes dans la zone verte. Une partie de la population avait migré vers le désert de sable, là où l'eau était aussi rare et précieuse que le diamant. L'autre partie avait migré vers le désert de glace, là où le feu était aussi rare et précieux que l'or.

Les Sikandiens et les Sikandiennes avaient assouvi leur désir profond, celui d'une force qui leur résiste.

Service presse



Chapitre III. Le Peuple enraciné

La planète Rhizomorphia était, de toutes celles que j'ai visitées, la plus semblable à la Terre. Environ treize-mille kilomètres de diamètre ; un axe incliné par rapport à sa trajectoire autour de son étoile, ce qui créait quatre saisons ; une atmosphère composée d'azote, d'oxygène, de dioxyde de

carbone, ainsi que d'une poignée de gaz rares ; des océans, des montagnes, des plaines, des forêts, des déserts, une banquise au pôle Nord, un continent glacé au pôle Sud.

Le monde du vivant était, comme sur notre planète, extraordinairement varié. Des animaux de toutes formes et de toutes tailles : des mammifères, des insectes, des poissons, des crustacés. Le monde végétal comptait ses espèces par millions.

Nous autres, Terriens et Terriennes, nous voyons les plantes et les arbres comme des compagnons discrets et mystérieux. Ils sont là, muets. On les admire, on les arrose, on leur parle parfois, mais ils sont trop occupés, ou trop rêveurs, ou trop timides, pour nous répondre. Ils jouent à un-deux-trois-soleil avec nous. Lorsque nous ne les regardons pas, ils en profitent pour sortir un bourgeon ou une fleur. On en trouve de moins timides que d'autres, qui osent se mettre en mouvement devant nous. Certaines plantes carnivores, par exemple, n'hésitent pas à refermer leurs mâchoires sur une mouche. Le mimosa pudique replie ses feuilles quand on le touche. Mais en gros, les végétaux ne bougent que lorsque c'est absolument nécessaire.

Sur Rhizomorpha, je n'ai observé qu'une seule espèce de classe 2. Une explication s'impose. Les

êtres vivants de classe 2 ont conscience d'eux-mêmes. Si tu mets un chien ou un écureuil devant un miroir, le chien pensera rencontrer un autre chien, l'écureuil un autre écureuil.² Ces créatures appartiennent ainsi à la classe 1. Mais devant le miroir, un être vivant de classe 2 saura qu'il regarde son propre reflet.

Les Rhizomorphiens parlaient en faisant de grands gestes avec leurs membres supérieurs, ce qui les rendait très expressifs, presque burlesques.

Une Rhizomorphienne prenait la lumière sur le bord de mon chemin. Je la saluai.

— Bonjour.

— Mille bonjours, me répondit-elle.

— Votre planète est bien jolie. Elle ressemble beaucoup à la mienne, avec ses continents si différents les uns des autres.

— Ah ?

Elle fit un large geste, comme pour surligner l'horizon autour d'elle.

— Je ne connais que ce paysage, dit-elle.

— Vous devriez voyager.

— Voyager ? Qu'est-ce que c'est ?

— Voyager ? C'est partir, aller ailleurs.

² Il arrive que le chien pense rencontrer un écureuil et l'écureuil un chien. C'est beaucoup plus rare.

J'entendis alors un gigantesque éclat de rire. Je m'aperçus qu'il y avait non loin de nous d'autres Rhizomorphiens. Tous riaient à s'en vriller les zygomatiques.

— Ai-je dit quelque chose de drôle ?

— Oui, très drôle.

— Pourquoi ?

— Mais voyons ! Regardez !

Elle pointa un doigt vers le sol. Je vis qu'elle était plantée dans la terre, et fis un bond en arrière.

— N'ayez pas peur ! Je ne vais pas vous courir après !

Tous éclatèrent de rire une deuxième fois.

Je ne voulais pas être inconvenant, mais j'observai mon interlocutrice avec attention. Ce n'était pas une plante. Elle avait une peau très semblable à la nôtre, des cheveux, deux bras, deux yeux, des cils, et même deux jambes, mais ces dernières disparaissaient sous la surface.

— Vous êtes un animal ou un végétal ?

Elle fit une moue un peu vexée.

— Nous ne sommes pas des végétaux. Les végétaux végètent. Nous ne sommes pas des animaux. Les animaux s'animent.

Je voulus lui parler des plantes carnivores et du mimosa pudique, mais je sentis que ce n'était pas le moment.

— Nous sommes des Rhizomorphiens.

À son tour, elle me scruta avec attention. Son regard se fixa sur mes chaussures.

— Que sont ces drôles de membres ?

— Ce sont des pieds. Nous en avons deux. Certaines espèces en ont quatre, d'autres huit, d'autres mille. Cela nous sert à nous déplacer.

— Vous êtes donc des animaux.

— En quelque sorte.

— Ce doit être très pénible de toujours transporter sa carcasse d'un endroit à un autre.

J'étais sans voix. Elle poursuivit.

— Pourquoi ne restez-vous pas là où vous êtes ?

— Mais... Pour chercher à manger quand nous avons faim, à boire quand nous avons soif. Pour prendre le soleil. Pour travailler. Pour nous amuser.

— Vous n'avez donc pas de racines ? Vous n'êtes pas très évolués. Ici, nos racines nous nourrissent sans que nous ayons à y penser.

— Vous mangez comme nous respirons, alors.

— Et du soleil, il y en a au-dessus de votre tête. Pourquoi aller le chercher ailleurs ?

— C'est parce que...

— Et du travail, il y en a toujours là où l'on est. Des jeux aussi. Vous êtes une espèce très étrange.

J'en avais un peu assez d'être pris de haut. Je ripostai.

— Et pour vous protéger, comment faites-vous ? Vous êtes à la merci du moindre prédateur. Impossible de fuir.

— Fuir ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Mais... Déguerpir à toutes jambes ! Se mettre à l'abri !

— Intéressant. Fuir... Vous entendez ça, les amis ? Là encore, on me gratifia d'un ricanement débridé.

— Mon petit Monsieur, ici, ce sont nous les prédateurs. Aucune espèce animale n'ose s'approcher. Nous en ferions de l'engrais en trois tours de bras. Démonstration.

Elle fit tournoyer ses membres à une vitesse prodigieuse.

— Convaincu ?

Cette virtuosité martiale m'inspira une autre question :

— Est-ce qu'il y a eu des guerres, dans votre Histoire ?

— Des guerres ?

— Des batailles entre peuples.

Là encore, les rires fusèrent.

— Des batailles ? En nous canardant les uns les autres avec des mottes de terre ou des cailloux ? Votre question est idiote.

— Il n'y a pas de question idiote, dis-je en me rappelant les mots de mon ancienne maîtresse astronome.

— C'est ce qu'on dit aux idiots. On a tort, ça les encourage.

Je voulus mettre un point final à cette conversation :

— Tout de même... Je vous plains.

— Pourquoi ?

— S'il est impossible de partir, il est impossible de revenir.

— Et alors ?

— Attendre le retour de quelqu'un, c'est joli.

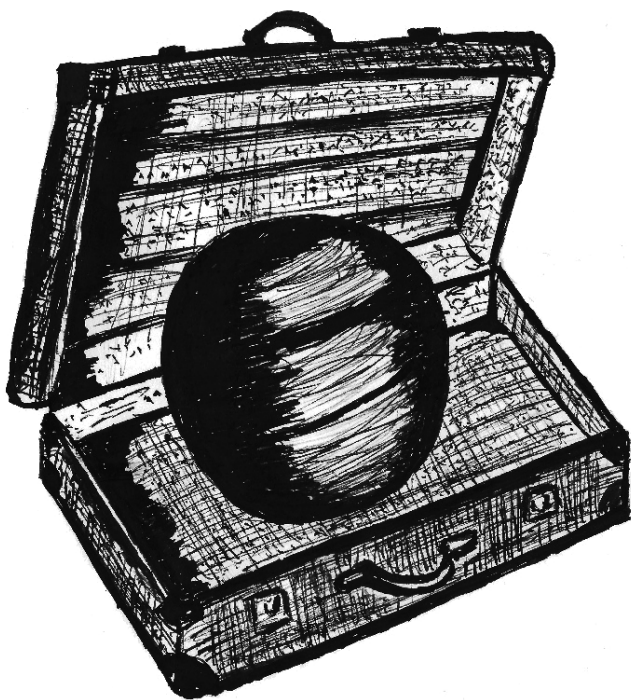
Et je la laissai plantée là.

En quittant Rhizomorphia, je me dis qu'être enraciné dans le sol pouvait être l'ultime étape dans l'évolution d'une civilisation.

Tous nos malheurs nous viennent peut-être de notre capacité à nous déplacer, et à nous rapprocher les uns des autres. Si tu ne peux changer de place, tu ne convoites pas celle de ton voisin.

Je pensai cependant : « Une vie sans câlins... »

Service presse



Chapitre IV.

La Planète nomade

Alyouste était une planète des plus étranges, et unique en son genre. Ce qui la rendait singulière ? Elle n'était pas en orbite autour d'une étoile. Elle filait dans l'espace à une vitesse effrénée, comme une comète ou une météorite.

Mais Alyouste était habitée. Elle possédait une atmosphère, puisait sa chaleur et son énergie

dans ses profondeurs, grâce à un énorme noyau en fusion. Contrairement à notre Terre, où la vie s'est d'abord développée dans l'eau, Alyouste avait vu la vie éclore en dessous de son écorce. De millions d'années en millions d'années, certains êtres vivants avaient quitté le monde souterrain, et s'étaient aventurés à l'air libre.

Des civilisations étaient venues d'ailleurs. Au cours de son périple, Alyouste avait côtoyé d'autres planètes. C'est l'avantage d'être un astre nomade. Certains habitants de ces planètes avaient alors profité du passage d'Alyouste pour la rejoindre, et s'y installer.

Parfois, Alyouste frôlait une étoile, et pendant un siècle ou deux, ses habitants connaissaient la lumière, le ciel bleu, l'arc-en-ciel, le coucher de soleil, l'aurore boréale. Puis la planète s'éloignait de cette lampe éphémère. Elle replongeait dans la pénombre de l'espace.

Si je te parle de cette planète fugitive, c'est que les Terriens, sans le savoir, lui doivent la vie. Tu as peut-être remarqué que j'en parle au passé. Ce n'est pas un passé de narration.

Alyouste n'existe plus.

L'une des plus grandes craintes des habitants d'Alyouste était que la trajectoire de leur planète, un jour, l'engloutisse dans une étoile, ou la fracasse contre une autre planète. Les astrophysiciens

observaient continuellement le ciel et faisaient des calculs faramineux pour prévoir une telle catastrophe. Or, il advint qu'un jour ces calculs faramineux annoncèrent ce que tout le monde redoutait :

— Amis, nos calculs sont formels : dans sept-mille-quatre-cent-trente-deux jours, Alyouste entrera en collision avec une autre planète.

Cette planète, c'était la Terre.

Aucun effort ne fut épargné pour empêcher la tragédie. Les scientifiques se relayaient jour et nuit pour trouver un remède. On imagina un moyen de dévier la planète-bolide, grâce à de gigantesques réacteurs. Rien n'y fit. Alyouste suivait son rail invisible vers la Terre.

On chercha à élucider le mystère de la force gravitationnelle. Si cette force pouvait être comprise et contrôlée, peut-être serait-il possible de modifier la trajectoire du bolide. Aucun scientifique ne triompha de cette énigme. La force gravitationnelle gardait ses secrets.³

Après le temps de la recherche, vint le temps de la résignation. Puis, quand chacun eut accepté cette destinée, on se tourna vers l'autre planète. Elle aussi, serait détruite. La distance jusqu'à elle

³ Cette force n'a été comprise que par une seule civilisation, celle qui a conçu et fabriqué mon vaisseau spatial.

diminuait avec les années, et bientôt on put l'observer au télescope.

— Elle est habitée ! Leur nuit est criblée de lumière !

Si la destruction d'Alyouste était inévitable, au moins pouvait-on épargner cette autre planète, la Terre. La solution s'imposa d'elle-même : détruire Alyouste avant l'impact.

On la truffa de bombes.

Cette année-là, une pluie d'étoiles filantes fit s'extasier les Terriens et les Terriennes.

L'Humanité ignorait qu'elle devait la vie à ce nuage de poussière en flamme.

ΜΟΝ ΦΑΙΟΣΣΕΑΥ ΣΠΑΣΙΛ

Chapitre V. Le Sapounofouska

Comment puis-je voyager ainsi dans l'immensité de l'univers ? Grâce à mon vaisseau spatial : le Sapounofouska. Ce mot signifie « bulle de savon » en grec.

J'ai toujours aimé la langue grecque, pour ses caractères qui ne ressemblent pas à notre alphabet. J'ai ainsi l'impression de déchiffrer une formule magique.

Voici comment Ulysse aurait écrit le nom de mon vaisseau :

σαπουνόφουσκα

C'est tout de suite tellement plus mystérieux. Cet alphabet est aussi très pratique : quand j'écris, j'ai horreur qu'on lise par-dessus mon épaule. Alors je remplace les lettres latines par les lettres grecques. « Il était une fois » devient :

ΙΛ ΕΤΑΙΤ ΥΝΕ ΦΟΙΣ.

Les pistes sont brouillées.

Rond comme une bulle (d'où son nom), le Sapounofouska est équipé d'une machine extraordinaire. Elle lui permet de franchir des milliers d'années-lumière en un temps record. J'ai baptisé cette machine : Ophélia.

Dans l'univers, les distances sont si grandes qu'on ne les mesure pas en kilomètres, mais en années-lumière. Une année-lumière est la distance parcourue par une particule de lumière en un an. Connais-tu la vitesse de la lumière ? C'est trois-cent-mille kilomètres par seconde ! En un an, elle franchit donc plus de neuf-mille-cinq-cents milliards de kilomètres.

En chiffres cela fait :

9 500 000 000 000 km

Vertigineux.

Comment fonctionne Ophélia ? Il me faudrait écrire une encyclopédie pour te l'expliquer en détail. Voici un résumé : en réalité, ce n'est pas mon vaisseau qui se déplace, c'est l'espace autour de lui.

Prenons un exemple : je pars en voyage vers Sirius. Cette étoile est située à environ huit années-lumière de la planète Terre. Devant le Sapounofouska, il y a donc un espace de huit

années-lumière de long à franchir. Si je veux atteindre Sirius, cet espace ne doit pas se trouver devant, mais derrière moi. Logique. C'est là qu'Ophélia entre en jeu.

D'abord, ce morceau d'espace est pressé comme un citron. Ophélia le rapetisse, le ratatine, jusqu'à ce qu'il ne mesure plus qu'un millionième de sa taille. C'est très facile, puisque cet espace est vide.

Ensuite, au moyen d'une manipulation gravitationnelle, ce morceau d'espace est roulé sur le côté du vaisseau, et placé à l'arrière. Enfin, il retrouve sa taille normale de huit années-lumière. Mon vaisseau peut ainsi rejoindre une étoile lointaine sans avoir bougé d'un millimètre.

Le Sapounofouska est un peu ma maison. Quelle que soit la galaxie où je me trouve, je m'y sens chez moi. Je peux sauter d'une nébuleuse à une autre sans quitter mes pantoufles.

Service presse



Chapitre VI. La Planète royale

Sur Rexionia, plusieurs milliards de sujets obéissaient à un seul roi.

Il suffisait au roi de lever son sceptre pour déclencher une guerre, ou proclamer la paix, ou ordonner la construction d'un navire, ou entourer telle ville d'une muraille, telle autre de douves, ou imposer une loi.

À mon arrivée, le roi était protégé par sa garde. Il y avait d'abord la « garde lointaine », qui formait un grand cercle de plusieurs kilomètres de rayon autour de lui. Puis la « garde rapprochée », qui se tenait à dix enjambées. Pour atteindre le roi, je dus donc passer chaque cercle.

— Halte ! Qui va là ?

— Un simple explorateur. Je voudrais parler au roi.

— D'où venez-vous ?

— D'une planète lointaine, la Terre.

— Désolé, le roi ne s'adresse qu'à ses sujets.

— Ah...

J'étais déçu, mais quand on me refusait quelque chose, je le désirais davantage encore.

— Comment puis-je devenir sujet du roi ?

— C'est simple, il faut obéir à ses ordres.

— Ah... Alors, que le roi me donne un ordre ! J'obéirai.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit, le roi ne s'adresse qu'à ses sujets.

— Mais... Ces règles n'ont pas de sens.

— Elles ont un sens pour le roi.

— Comment voulez-vous que j'obéisse au roi, s'il n'a pas le droit de me donner un ordre ?

Le garde haussa le nez.

— Le roi a tous les droits.

— Sauf celui-ci !

— Euh... Attendez, je vais consulter un confrère.

Et le garde se tourna vers son voisin. Les deux soldats se parlèrent à l'oreille pendant quelques minutes.

— Après réflexion, je peux vous confirmer la chose suivante : le roi a le droit de vous donner un ordre. Il n'a simplement pas envie de le faire.

— Ah... C'est bien dommage. J'ai parcouru des milliers d'années-lumière pour rien.

Mais je n'abandonnai pas. Je m'éloignai de quelques mètres pour réfléchir⁴. Une idée me vint, et j'allai retrouver ma sentinelle.

— Dites-moi, le roi peut-il vous donner un ordre, à vous ?

— Bien sûr. D'ailleurs, il ne me donne rien d'autre que des ordres.

— Et vous, vous est-il possible de me donner un ordre ?

— Oui. Je suis d'ailleurs payé au nombre d'ordres que je donne.

— Alors voilà : que le roi vous donne un ordre. Vous me transmettez cet ordre à votre tour. Cela me permettra d'obéir au roi sans qu'il s'adresse directement à moi. Et en plus, vous serez payé.

— Euh... C'est tout à fait inhabituel, mais... Ce n'est contraire à aucune règle. Je vais voir ce que je peux faire.

Et le garde s'en alla en trotinant vers le centre du cercle. En attendant, je fis les cent pas le long de cette ceinture de soldats. Ces derniers me

⁴ Je réfléchis mieux dans la solitude.

paraissaient former une ligne parfaitement droite, tant le cercle était grand. Puis mon garde revint, rouge comme un coquelicot.

— Vous avez mon ordre ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Je vous ordonne de retourner sur votre planète.

— Hein ? Mais... Ce n'est pas logique !

— C'est logique pour le roi.

— Si je veux devenir sujet, c'est précisément pour rencontrer le roi.

— Vous ne pourrez le rencontrer que si vous retournez chez vous.

La situation m'échappait.

Ce roi me semblait de plus en plus étrange, et mon envie de le rencontrer grandissait. Je ne perdis donc pas de temps à discuter. Je courus vers le Sapounofouska, pour un aller-retour vers la Terre.

Sitôt revenu, j'allai trouver le garde qui m'avait accueilli.

— Bonjour. Vous vous souvenez de moi ?

— Oui.

— Je suis rentré sur ma planète, comme le roi me l'a ordonné. Mais rien ne m'interdisait de revenir. Me voilà donc sujet du roi, n'est-ce pas ?

— Oui.

C'est ainsi que je passai la garde lointaine.

Après quelques kilomètres de marche, je tombai sur le cercle de la garde rapprochée. Ce cercle était si petit que je pouvais apercevoir le roi, trônant grassement en plein centre. Son manteau d'hermine gisait autour de lui comme la jupe d'une méduse.

— Qui va là ?

— Un simple explorateur, sujet de sa majesté.

— Que voulez-vous.

— Je souhaite parler au roi.

— Entendu, passez.

Après le mal que j'avais eu à franchir la garde lointaine, j'étais un peu surpris par la facilité avec laquelle on m'ouvrait le chemin vers le roi.

— Vous... Vous êtes sûr ?

— Oui, le roi vous attend.

— Bon.

Je pénétrai dans le deuxième cercle.

— Entre, me dit le roi. Qui es-tu ?

— Un simple explorateur.

Une goutte de sueur me fit une boucle d'oreille. J'étais anxieux. Je n'avais jamais rencontré de roi.

— Qu'as-tu exploré ?

— L'univers, les galaxies, les nébuleuses, les étoiles.

Le roi renfroigna son museau.

— L'univers... Les galaxies... Que sont donc ces choses-là ?

J'étais sidéré par cette question. Même un enfant de six ans avait entendu parler des galaxies ou des étoiles.

— L'univers... C'est... Comment dire... C'est ce qui contient tout. Votre planète, par exemple, elle fait partie de l'univers, tout comme la mienne, tout comme les autres planètes.

— Tu veux dire qu'il existe d'autres planètes que la mienne ?

— Bien sûr, des milliards de milliards.

Ceci plongea le roi dans un abrutissement muet. Sa langue pendit sur sa lèvre inférieure. Je n'osai pas interrompre ce moment de bêtise passagère, et j'attendis.

— Des milliards de milliards, souffla-t-il. C'est beaucoup, ça.

— Vous pouvez le dire.

— Mais alors...

Il se lança dans un fou calcul.

— Si je veux visiter chaque planète, disons... en passant vingt-quatre heures sur chacune d'elles.

— Oui ?

— Mettons, pour simplifier, qu'il y ait un milliard de milliards de planètes. Alors cela me prendra... plus de cent-mille milliards d'années.

— Cela semble juste, votre majesté.

— Vous comprenez ce que ça veut dire ?

— Oui. Que c'est amusant de faire de l'arithmétique.

Le roi s'effondra sur son trône, et se mit à sangloter dans son manteau d'hermine.

— Votre majesté, pourquoi pleurez-vous ?

— C'est pourtant clair ! L'univers est trop grand !

Ce désespoir, je ne le connaissais que trop bien. C'était la rançon de la curiosité.

— Je ne pourrai jamais visiter toutes les planètes de l'univers ! Il me faudrait des milliards de vies.

— En effet, votre majesté.

Si tu es curieux d'apprendre, tu dois faire ton deuil de tout ce que tu ne connaîtras jamais.

Je tentai de consoler le roi.

— Votre majesté, vous réglez sur une planète, c'est déjà beaucoup.

— Ma planète... ma planète...

Les sourcils royaux se froncèrent.

— Il y a... dix milliards d'habitants sur ma planète.

— Aïe... dis-je en craignant la suite.

— Si je veux saluer tous mes sujets... Voyons... Une poignée de main, ça prend... mettons cinq secondes. Il me faudra... plus de mille-cinq-cents ans !

Et le roi sanglota derechef. Son manteau d'hermine dégoulinait de larmes et de morve.

— Je n'ai pas assez d'une vie pour serrer la main à tous mes sujets ! Je n'aurais jamais le

temps de poser mes pieds sur chaque brin d'herbe de ma planète. Comment puis-je régner sur ce que je ne connais pas ? Misère !

D'un coup de mirliton, le roi appela son intendant. Ce dernier accourut.

— Jasper ! Tu vas donner l'ordre à mon bourreau d'exécuter tous mes sujets.

— Votre majesté ?

— Tu m'as bien entendu. Où est-il, ce bourreau ?
Convoque-le tout de suite !

— Ce n'est pas possible, votre majesté.

— Pourquoi ?

— On ne peut pas le convoquer en dehors des heures de bourreau.

— Ah, oui.

Détestant les mauvais jeux de mots, et surtout redoutant le carnage, j'intervins.

— Votre majesté, si je peux me permettre une remarque : il vous faudra plus de trois-mille ans pour exécuter tout le monde.⁵

— Ce n'est pas idiot.

Il fronça le nez pour cogiter.

— Je les gracie.

J'étais rassuré, et un peu fier. Dix milliards de personnes me devaient la vie.

⁵ J'estimais le temps d'une mise à mort à dix secondes.

— Alors je donne l'ordre à tous mes sujets de quitter la planète. Et que ça saute !

— Ce sera fait, votre majesté, répondit l'intendant.

— Bien.

— Votre majesté ? demanda timidement Jasper. Est-ce valable aussi pour moi ?

— Tout le monde ! Je veux connaître tout ce que je possède ! Le plus sûr moyen est de posséder le moins possible.

Sitôt les habitants partis, un phénomène étrange se produisit : la planète se mit à rétrécir. Elle se dégonflait comme un ballon de baudruche.

Et le roi, seul dans un monde dont il connaissait toutes les coutures, se persuada qu'il régnait sur tout : son astéroïde, les étoiles, les galaxies, l'univers.

Service presse



Chapitre VII.

L'Homme au corbeau

Je ne fis qu'une très courte halte sur Mnémonia. J'y trouvai un homme assis en tailleur.

Sur ses genoux, un livre fermé, et sur le livre, un drôle de chapeau. Cet homme avait également un corbeau perché sur une épaule.

— Bonjour, lui dis-je en m'accroupissant.⁶

⁶ Cela me gênait de lui parler de si haut. J'avais l'impression de le toiser.

Il ne répondit rien, mais le corbeau croassa et vint se jucher sur ma tête. Je répétais mon salut plusieurs fois. L'homme leva enfin les yeux vers moi, me sourit comme on sourit à quelqu'un que l'on connaît bien, mais ne parla toujours pas. Il semblait attendre la solution à une énigme. Son attitude me paralysa, et pas un mot ne se fraya un chemin à travers mes cordes vocales. Alors l'homme mit son chapeau, et me tendit le livre qu'il tenait sur ses genoux.

— Merci.

Je le feuilletai rapidement. C'était une espèce de journal intime. Je pris congé, en me promettant de lire ces pages dans le secret de mon vaisseau.

Le corbeau me suivit.



Chapitre VIII.

La Parole perdue

Le Sapounofouska se posa sans bruit. Un homme était assis à sa table, la tête enfouie dans le terrier de ses bras. Il ne sembla pas remarquer ma présence. Je fis semblant d'éternuer, il dressa son nez rubicond.

— Santé ! dit-il en levant son verre.

— Vous voulez dire : « À vos souhaits ».

— À votre guise. Santé !

Mon regard s'arrêta sur la bouteille qui trônait sur la table.

— Que buvez-vous ?

— Aucune idée. Santé !

Je m'approchai, empoignai la bouteille, portai le goulot à mes narines.

— Pouah !

L'odeur de cette boisson mystérieuse se logea au fond de ma gorge, et je toussai violemment pour l'en chasser.

— Vous buvez cette horreur ?

— C'est parce que c'est horrible que ça me plaît.

— Ah...

Je me penchai pour relever le niveau du liquide.

— Vous avez trop bu. La bouteille est à moitié pleine.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Elle est à moitié vide. Santé !

Cette façon de jouer banalement avec les mots me renfrognait un tantinet. Il en faut peu pour me pousser à la lassitude. Quand on me demande si je vois le verre à moitié plein ou à moitié vide, je réponds souvent : « Le verre est complètement

vide. » Et dans mes pires moments : « Le verre ? Quel verre ? Il n'y a pas de verre. »

J'observai le buveur.

— Pour un homme qui prononce si souvent le mot « santé », la vôtre ne me paraît pas très solide.

Ma remarque le plongea dans une triste rêverie, dont il sortit grâce à un deuxième éternuement simulé.

— Santé !

— Elle a l'air jolie, votre planète.

— Ce n'est pas une planète, c'est un astéroïde. Santé !

J'étais un peu vexé de recevoir une leçon d'astronomie de la part d'un ivrogne. Il poursuivit :

— Il n'y a rien, sur Vinasse, rien du tout.

— Vinasse ?

— C'est le nom de mon astéroïde. Santé !

— Et vous, quel est votre nom ?

Il me tendit sa carte de visite :



— « Clémen ». Vous avez oublié le « t » à la fin de Clément.

— Non. Sans « t » !

À nouveau, son esprit s'englua dans son verre.
Un troisième éternuement le fit revenir à moi.

— Vous savez, je n'ai pas toujours été comme ça.

— Ah ?

— Vous m'auriez vu il y a trois ans, j'étais au meilleur de ma forme. Heureux comme un cerisier.

— Qu'est-ce qui vous rendait heureux ?

— Mes oiseaux.

J'appris qu'il y avait jadis sur Vinasse une colonie de merles.

— Savez-vous ce qui donne aux oiseaux le pouvoir de s'envoler ? me demanda-t-il.

— Leurs ailes.

— Non. Si vous aviez des ailes, vous ne pourriez pas voler pour autant.

— Ah ?

— Les oiseaux volent parce qu'ils n'ont pas de jambes.

L'homme était donc ornithologue à temps perdu.

— Avez-vous déjà observé les pattes d'un oiseau ? Deux petites brindilles tordues, fines comme des cure-dents. Elles ne pèsent presque rien. C'est ça qui leur permet de s'élever dans le ciel.

— Je n'y avais jamais pensé.

— Pour soulever les deux rondins de muscles que nous avons sous les fesses, il nous faudrait des ailes de vingt mètres d'envergure.

Il me servit un verre. Par politesse, j'acceptai, et le brandis à mon tour :

— Santé !

— Santé !

L'homme hocha la tête. Il s'aperçut qu'il n'avait pas prononcé le mot « santé » depuis quelques phrases. Puis, il braqua son regard sur moi, et pour la première fois, je vis ses yeux. Il y avait dans ses prunelles toute la tristesse d'un dimanche soir. Il poursuivit son récit.

— Au début, j'avais quatre arbres. Un chêne, un platane, un tilleul et un saule pleureur. Mais j'ai abattu le saule pleureur, parce qu'il nous ruinait le moral.

— Hein ?

— Il se plaignait sans arrêt. Ses feuilles tombaient vers le sol comme des ruisseaux de larmes. Il était incapable de se redresser, de se tenir droit et fier. On le voyait toujours avachi, flasque, les branches pendantes, l'air souffreteux. Je l'ai passé par la hache.

— Un peu cruel, non ?

— Les autres arbres étaient bien contents d'être débarrassés de ce pleurnichard.

— Mais les merles, quand sont-ils arrivés ?

— Ah ! Savez-vous comment naissent les oiseaux ?
— Dans un œuf, il me semble.
— Faux.
— Pourquoi ?
— Le paradoxe de l'œuf et de la poule, ça vous dit quelque chose ?

Je connaissais ce paradoxe :

— La poule sort de l'œuf, l'œuf sort de...
— Voici la vérité.

Il leva le doigt comme s'il me livrait le secret de l'univers.

— Avant de créer l'oiseau, il faut créer la nécessité de l'oiseau. Or, l'oiseau est nécessaire aux arbres.

— Ah ?

— Il leur permet de se parler.

— ...

— Oui, mon cher. Un jour, mes trois arbres ont fait une triste découverte.

— Laquelle ?

— Ils étaient empotés ! Ligotés à la terre par la racine. Chacun était planté à sa place, et tout rapprochement entre eux leur était interdit. Chacun chez soi !

— C'est vrai qu'on n'a jamais vu un arbre partir aux champignons.

— Ils ont donc inventé le merle.

— Pourquoi le merle ? Et pas le rossignol ou la mouette ?

— Parce que le merle a beaucoup de vocabulaire.

— Ah oui, bien sûr.

— Et soudain, mes arbres furent reliés entre eux.

Quand le chêne voulait dire quelque chose au tilleul, un oiseau s'élançait de l'un à l'autre. Et le tilleul pouvait transmettre ce message au platane. Les arbres s'échangeaient les oiseaux comme nous échangeons les mots.

Le nez du Vinassois était toujours rubicond, mais c'était maintenant le rouge de la joie.

— Et ma planète chantait ! J'étais heureux. Dans cette bouteille, il y avait de l'eau. Je la buvais, et elle me servait aussi à arroser mes arbres. Il ne pleut pas beaucoup ici.

Je me réjouissais de voir cet homme s'animer en repensant à ce passé d'or. Mais il s'assombrit.

— Hélas...

— Hélas ?

— Les choses ont mal tourné.

— Racontez-moi.

— En accordant la parole aux arbres, on leur avait aussi donné un poison : la discorde.

— En effet, pour se prendre le bec, il faut d'abord l'ouvrir.

— Tout a commencé le jour où le tilleul a confié un secret au platane, et que le platane l'a répété au chêne. Les platanes ne savent pas bien garder les secrets.

— Oui, tout le monde sait ça.

— Alors les merles ne se posaient plus sur le platane. Les autres arbres ne lui adressaient plus la parole. Et puis les oiseaux se déplaçaient en nuées. Je voyais de grosses bourrasques de plumes passer d'un arbre à l'autre, comme un grand cri. Les disputes se multipliaient.

Plus il parlait, plus il se fripait sur lui-même.

— À la fin, les arbres boudaient. Les merles étaient peinés, parce qu'ils ne voyageaient plus d'une branche à l'autre. Un oiseau, c'est fait pour voler. S'il est condamné à rester accroché à un arbre comme un pleurote, il dépérit.

— Alors ? Que s'est-il passé ?

— Les oiseaux ont décidé de migrer. Un matin, ils n'étaient plus là. Vinasse ne chantait plus.

Pour celui qui se soucie des autres, le chagrin est comme un bâillement qui se transmet de bouche en bouche : il se transmet de cœur en cœur. Le chagrin du Vinassois m'étreignit.

— Mes arbres aussi déchantèrent. Ils ne pouvaient plus se taire.

— Euh... Vous voulez dire l'inverse : ils ne pouvaient plus parler.

— Non. On ne peut se taire que si l'on est doué de parole. Si la parole nous est enlevée, on ne se tait pas, on devient silence.

— Ah, je ne suis pas sûr de comprendre.

— Avez-vous déjà dit « taisez-vous » à un muet ?

— Non, bien sûr.

— Non. Parce qu'il n'en est pas capable.

— C'est juste.

— Mes arbres muets se redécouvrirent l'envie de se parler. C'était impossible. Ils n'avaient plus les merles. Ils n'avaient plus les mots.

— Que sont-ils devenus ?

— Ils se sont rabougris, et sont morts l'un après l'autre.

Les arbres avaient connu l'inconsolable douleur d'avoir eu, et de n'avoir plus.

— Mon pauvre Clémen, dis-je du bout des lèvres.

— Sans « t ».

— Oui, je sais.

— Je m'en voulais beaucoup : « Je ne suis même pas capable de veiller sur mes arbres et sur mes oiseaux. » Peu à peu, je devenais un monstre à mes propres yeux. Et chose étrange, le liquide dans ma bouteille se transformait. Sa couleur changeait. Son goût aussi. Plus je me voyais laid, plus cette boisson était à la fois venimeuse et irrésistible. Aujourd'hui, c'est un poison dont je ne peux pas me passer.

Ainsi, cette bouteille contenait tout le mal que cet homme pensait de lui-même. Et ce mal, il en

avait besoin. Il avait soif de ce mal, la bouteille étanchait cette soif.

— Mon pauvre Clémen sans « t »... Vous n'êtes pas responsable du départ des merles, ni de la mort de vos arbres.

Il sembla ne pas entendre mes paroles.

— Vos oiseaux vont peut-être revenir.

— ... Santé.

Je quittai Vinasse, triste et impuissant.



Chapitre IX.

La Planète aux cocons

Mes voyages interstellaires m'ont parfois conduit en des lieux fantastiques. Je ne suis pas dénué d'imagination, et pourtant je n'ai jamais imaginé une civilisation telle que celle qui peuplait la planète Aphotitéon.

Ma première observation m'apprit qu'il existait deux espèces de classe 2 sur cette planète, deux civilisations ayant conscience d'elles-mêmes, les

Coblexes et les Reuterkis. Les Coblexes étaient sédentaires. Leur corps gourde ne leur permettait pas de se déplacer avec facilité. Ils n'avaient pas de membres inférieurs, seulement deux petits bras au bout desquels trois doigts servaient à se nourrir, à écrire ou à se nettoyer les oreilles. Pour aller d'un coin à l'autre de leur logis, les Coblexes rampaient comme des limaces. Ils menaient donc une vie calme et studieuse, consacrant leur temps à la pensée et à la rêverie.

Les Reuterkis étaient nomades. Ils avaient un corps effilé, léger, preste. En un bond, ils étaient capables de franchir cent fois leur taille. Ils pouvaient se percher au sommet d'un arbre en un mouvement gracieux de leurs jambes fuselées. Ils avaient soif de découverte, et passaient leur vie à explorer leur monde.

J'eus un jour l'occasion de parler à un Coblexe.⁷ Le Coblexe me reçut chez lui. Ma première question l'étonna beaucoup :

— Les Coblexes et les Reuterkis semblent vivre en harmonie. Vous n'avez jamais été en guerre ?

— En guerre ? Pour quelle raison serions-nous en guerre ?

⁷ Impossible de saisir les Reuterkis, ils étaient toujours en vadrouille.

J'expliquai à mon hôte que, sur Terre, à tout moment de notre histoire, des peuples se tapaient les uns sur les autres.

— Je n'en suis pas fier, ajoutai-je.

— C'est une occupation comme une autre. Mais chez nous, la guerre est impossible, pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— D'abord, un Reuterki n'a que trois jours à vivre.

— Hein ?

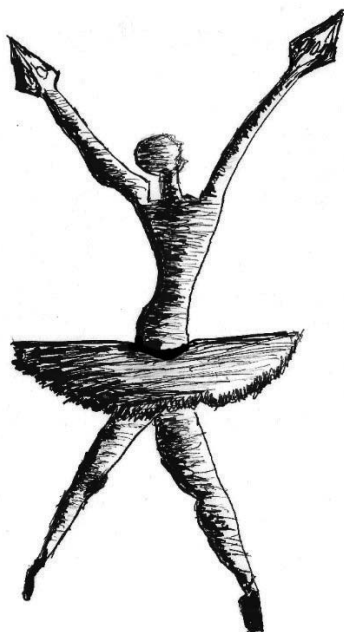
— Oui. Trois jours, ce n'est déjà pas bien long. Nous n'allons pas risquer de mourir au front avant notre mort naturelle.

— Vous dites « nous ». Pourquoi ?

— Mon cher ami, c'est la seconde raison d'être en paix les uns avec les autres : les Reuterkis et les Coblexes forment une seule et même espèce. Vers sa dixième année, un Coblexe se transforme. Nous appelons cela notre « libération ». J'ai encore deux ans à passer dans mon corps de Coblexe. Puis je deviendrai Reuterki, et je pourrai voir le monde ! Je consacre ma vie de Coblexe à préparer ma vie de Reuterki.

Il n'y avait donc qu'une seule civilisation sur Aphotitéon. Et cette civilisation vivait un peu comme vivent chez nous les papillons.

Service presse



Chapitre X. Les Deux Amoureux

Sur Lumisphère, il y avait deux amoureux. Lui, Phoebus, était poète. Elle, Terpsichore, était ballerine.

Le poète écrivait pour la ballerine. La ballerine dansait pour le poète. Elle comptait ses pas : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit ! » Dans le monde de la danse, on ne compte que jusqu'à huit.

Le poète comptait ses pieds, et n'écrivait qu'en octosyllabes.

Ses vers étaient chaussés de huit pieds.

*Dansez, dansez, dansez encore,
Au bal de notre sablier,
Tissez le pas de Terpsichore
Au métier de votre soulier.*

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit !

Et Phoëbus cueillait les mots de la danse, que Terpsichore semait le long de ses pas :

— Arabesque, demi-plié, grand plié, cabriole, entrechat, soubresaut, jeté, glissade !

À mon arrivée, les deux habitants ne s'aperçurent même pas de ma présence, tant ils étaient préoccupés par leur amour.

Le poète disait à la ballerine :

— Je veux écrire toujours plus juste, toujours plus beau. Je veux mes vers toujours mieux ciselés. Car embellir mon art, c'est embellir mon amour.

Et Terpsichore répondait :

— Je veux danser toujours plus vrai, toujours plus haut. Je veux mes *jetés* toujours plus grands. Car embellir mon art, c'est embellir mon amour.

Et chacun avait un rêve.

— Je vais bondir jusqu'aux étoiles, pour t'offrir un ballet céleste.

— Je vais écrire un poème si lumineux qu’il te tiendra lieu d’étoile.

Ils travaillaient à leur rêve, persuadés de s’aimer d’autant plus qu’ils s’approchaient de leur but.

Mais moi qui les observais en silence, je les voyais s’éloigner l’un de l’autre.

Chacun des sauts de la ballerine, plus grandiose que le précédent, la menait plus loin du poète. Chaque poème de Phoebus, plus lumineux que le précédent, l’aveuglait un peu plus, et effaçait l’image de Terpsichore.

Phoebus pensait aimer Terpsichore, il aimait écrire. Terpsichore pensait aimer Phoebus, elle aimait danser.

Et le poète se disait :

— Si mon œuvre est sublime, la ballerine m’aimera encore davantage.

Son amour n’était pas un don, mais le désir d’être admiré.

La ballerine se disait :

— Si ma danse est sublime, Phoebus m’aimera encore davantage.

Son amour n’était pas un don, mais le désir d’être admirée.

Sans s’en apercevoir, ils se vidèrent de cet amour qu’ils éprouvaient l’un pour l’autre. Et à force d’acharnement, chacun atteint son but.

Un jour, la ballerine s'élança. Son saut fut si grand, si prodigieux, qu'elle gagna les étoiles, et ne revint pas.

Phœbus écrivit un poème si éclatant, si éblouissant, qu'il ne vit plus rien d'autre que ses vers luisants. Il ne s'aperçut même pas que la ballerine avait disparu.

J'avais dans mon vaisseau une paire de cymbales. Afin d'attirer l'attention du poète, je frappai un grand coup à quelques centimètres de son oreille gauche. Il sursauta.

— Oh ! Qui êtes-vous ?

— Un simple explorateur.

— Terpsichore, où est Terpsichore ?

Je fis un vaste mouvement du bras vers le ciel.

— Quelque part, là-bas.

— Elle m'a quitté ?

— Euh... Disons que vous vous êtes quittés sans le savoir.

— Mais je l'aime ! Je ne veux pas la quitter.

— Vous le lui avez dit ?

— Bien sûr !

Et Phœbus me montra les montagnes de papier qui l'entouraient.

— Regardez ! Lisez !

L'amour est un artisanat

Qui sculpte mon cœur incarnat.

— Voyez la rime ! Entendez la dissonance que forme le « r » entre « artisanat » et « incarnat ».

— Oui, sans doute. Mais où est Terpsichore, là-dedans ?

— Partout !

— Entre partout et nulle part, il n'y a pas beaucoup de différence.

— Vous n'entendez rien à la poésie.

— Je sais qu'un poème qui parle d'amour n'est pas l'amour.

— ...

— Je sais aussi qu'un poème n'est peut-être pas facile à écrire, mais il est facile à donner. Le temps que vous consacrez à vos vers est un temps que vous vous offrez à vous-même.

— ...

— Mais ne croyez pas que je m'acharne sur vous. Je pourrais dire la même chose à Terpsichore. Elle ne dansait pas pour vous, mais pour elle-même.

— ...

— Est-ce que vous leviez parfois les yeux de votre cahier pour regarder Terpsichore ?

— Bien sûr. Je la regardais danser.

— Ce n'est pas la même chose. Vous ne regardiez pas Terpsichore. Vous regardiez la danse.

— Que voulez-vous que je regarde ?

— La forme de ses oreilles, les petites veines sous la peau de ses avant-bras, la crête de son nez.

Phœbus fouilla frénétiquement dans un tas de feuilles.

— J’ai écrit un poème sur les lignes de son pied !

— Et que regardiez-vous, en écrivant ce poème ?

— ...

— La pointe de votre stylo, vos rimes, vos octosyllabes, vos strophes, vous, vous, vous. Vous ne fabriquez pas votre amour, vous fabriquez votre poème.

Mes paroles furent accueillies gravement. Le poète se tut un instant. Puis, il murmura :

— Un deux trois quatre cinq six sept huit.

Je reconnus les huit temps de la danseuse. Phœbus les répétait comme une prière, les yeux perdus dans un épais brouillard. Puis, il dit d’une voix blanche.

— J’étais absorbé par mes gribouillis (« Un de trois quatre cinq six sept huit »). Je vais changer de métier.

Il tourna son regard vers le ciel étoilé.

— Terpsichore est dans les étoiles ?

— Oui.

Et plutôt que de compter ses pieds, le poète se mit à compter les étoiles.

Je pris discrètement congé.



Chapitre XI. Journal intime

Te souviens-tu de Mnémonia, et de cet homme muet, assis en tailleur avec son chapeau ? Le moment était venu d'ouvrir son journal intime. Je ne voulais pas commencer par le début, je pris donc une page au hasard :

« Aujourd'hui, le spectacle a été fabuleux. Les gens sont venus des quatre coins de la galaxie pour m'applaudir. J'ai commencé par L'Art de la chute, l'un de mes numéros fétiches. Je présente aux spectateurs toutes les manières de se casser la figure. Quelles explosions de rire !

Le jonglage aussi a eu beaucoup de succès. En réalité, ce n'est pas un numéro de jonglage, mais de dressage. Je jongle avec cinq mésanges bleues, auxquelles j'ai appris à s'envoler d'une main à l'autre, en formant une jolie trajectoire en arc de cercle.

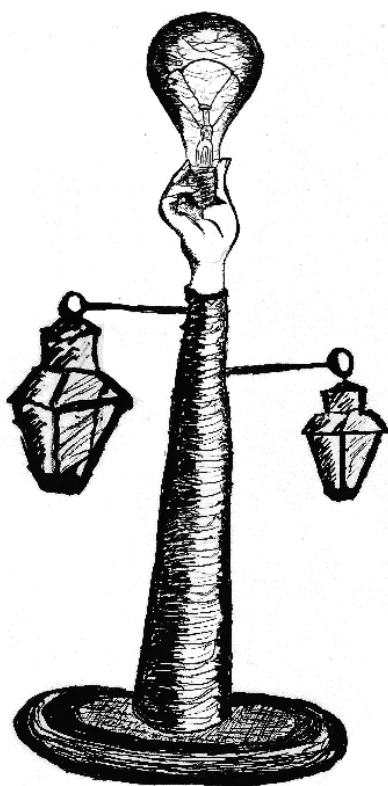
Le funambulisme ! Je tends un fil tout autour de mon astéroïde, et je marche dessus de plus en plus vite, comme un rat qui tourne dans sa roue. Puis ce fut le tour de Patoche, mon fidèle corbeau. Je demande au public : « Qui sait jouer aux échecs ? » Une dame lève la main. Je l'invite à me rejoindre. Elle fait une partie contre Patoche. Échec et mat pour le corbeau !

Mais je suis inquiet. Quand vint mon numéro de chant, trou de mémoire ! Impossible de me rappeler les paroles. À la place, j'ai chanté la recette de la tourte aux lardons. J'avais honte. »

L'homme était donc artiste, cette race si particulière. Un artiste est une personne qui cherche les questions auxquelles il connaît les réponses. C'est un métier de rêve, de labeur et

d'anxiété. J'ai maintenant un partenaire pour jouer aux échecs. Peu de gens le savent, mais les corbeaux sont des oiseaux superbement intelligents.

Service presse



Chapitre XII.

La Balise

À quelques milliers de kilomètres de Flambéole, un vaisseau dérivait dans l'espace. Je me réjouissais, parce qu'il était très rare de croiser un autre vaisseau. L'univers est tellement vaste. Ce vaisseau avait la forme d'un boomerang. Ce qui

m'étonna, c'est qu'il ne semblait aller nulle part. Il flottait là, à l'arrêt, sans destination apparente. J'ouvris tous les canaux de communication.

— Bonjour. Ici le Sapounofouska. Avez-vous besoin d'assistance ?

— Nous sommes perdus, me répondit une voix douce comme du sirop d'érable.

— Où allez-vous ?

— Vers Alpha du Centaure. Mais l'une des balises qui guidait notre route s'est éteinte. Nous ne pouvons plus nous repérer.

— Où était-elle, cette balise ?

— Sur Flambéole.

— Ça tombe bien, je m'y rends. Je vais voir ce que je peux faire.

— Entendu, merci.

J'avais une mission ! Sans tarder, je gagnai Flambéole.

J'y trouvai un homme en plein sommeil. Il était roulé en boule au pied d'une montagne naine. Je fus tenté d'aller chercher ma paire de cymbales, mais y renonçai : je ne voulais pas infliger un réveil en fanfare à cet habitant. Je demandai donc à Patoche de battre gentiment des ailes près du visage assoupi. La petite brise ainsi créée fit mouche : le dormeur s'éveilla, bâilla, puis s'adossa à sa montagne.

— Bonjour, dis-je à voix basse.

- Oh ! Encore un enquiquineur...
- Je ne veux pas vous enquiquiner.
- Ah... Alors, vous êtes l'inspecteur ?
- Non. Un simple explorateur.
- Ouf ! Vous m'avez causé une belle frousse.
- Pourquoi ?
- Cela fait des mois que je ne crache plus. Si je suis inspecté, je serai puni.
- Ah... On m'a toujours dit que cracher n'était pas poli.
- Cela dépend de ce que l'on crache. Moi, je crachais du feu. C'était ma mission.
- Oui, dans ce cas, c'est différent.
- Sa mission était de cracher du feu à intervalles réguliers. Il faisait cela avec une grande torche et un bidon d'essence.
- Pourquoi ne crachez-vous plus ?
- J'ai reçu une autre mission.
- De la part de qui ?
- Mon cerveau.
- Quelle est-elle, cette mission ?
- Dormir. C'est éreintant, de faire toujours la même chose.
- Je partageais un peu l'avis de cet homme. Les tâches répétitives me sont pénibles. Mais j'avais aussi une mission.
- Je vous comprends, mais il y a de fâcheuses conséquences.

— Lesquelles ?

— Un vaisseau s'est perdu.

— Ah ?

— Oui. Vos flammes étaient une balise sur la trajectoire vers Alpha du Centaure. Elles permettaient aux vaisseaux de se repérer. Sans elles, les vaisseaux se perdent.

— Ah, oui, c'est ennuyeux.

— Nous devons trouver une solution.

— D'accord, mais je refuse de reprendre mon ancien emploi.

Je réfléchis tout haut :

— Peut-être pouvez-vous allumer un feu avec des bûches.

— Il n'y a pas de bois sur ma planète. Et un feu, ça s'entretient. Le problème sera le même. Je me fatiguerai.

— Hum... Vous avez raison.

Le cracheur de feu remarqua Patoche, perché sur mon épaule.

— Quel est cet animal disgracieux ?

— Un corbeau. Je l'ai adopté. Il s'appelle Patoche.

— À quoi vous sert-il ?

— Il me tient compagnie. Nous jouons aux échecs.

L'homme plissa les yeux. Il réfléchissait à son tour.

— Si... Si votre corbeau est capable de jouer aux échecs, il est sûrement capable de cracher du feu, non ?

— Certainement. Les corbeaux sont très intelligents.

L'idée avait du bon. Pour le corbeau, cet exercice augmenterait son répertoire. Mais je n'étais pas prêt à me séparer de Patoche sans être certain qu'il serait bien traité.

— Vous devez me promettre que vous lui accorderez des pauses régulières. Il doit se reposer au moins deux fois par jour.

— C'est promis. Mais, parlez-moi de ce vaisseau perdu.

— Il est en forme de boomerang. Le pilote a une voix très douce.

Et le cracheur de feu se mit à rêver. Il se rendit compte que son travail, bien que répétitif, avait une importance : guider les vaisseaux à travers l'espace.

— Sans moi, les vaisseaux se perdent...

Je pouvais lire dans ses yeux une fierté naissante, et un sens de la responsabilité.

Patoche était si malin, qu'il comprit vite ce qu'on attendait de lui. Les flammes fusèrent à nouveau, et le vaisseau retrouva sa route.

Au moment de mon départ, le cracheur me dit :

— Je vais laisser Patoche se reposer trois fois par jour. Ou même quatre !

Il avait renoué avec le sens de sa besogne. Elle ne lui paraissait plus si pénible.

Si le laboureur oublie qu'il laboure sa terre pour y semer, et pour nourrir le monde, il perd l'envie de labourer. Il faut garder vivant le sens des choses en soi.



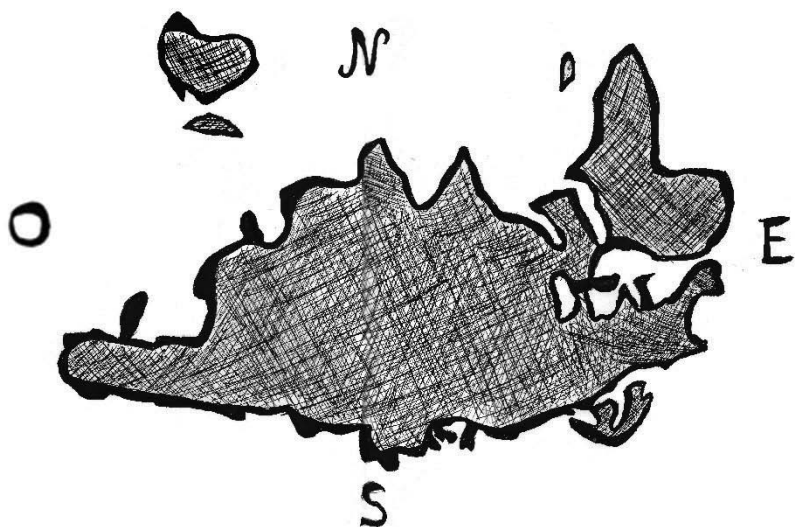
Chapitre XIII. Procréation

Je voudrais brièvement te parler de la planète Rysmione. Toute la population a le même sexe. La vie se propage d'une manière fascinante, comme une flamme.

Pour allumer une bougie, tu peux utiliser le feu d'une autre bougie, et ainsi de suite. C'est de cette façon que se multiplient les gens sur Rysmione.

Pour les détails anatomiques, tu devras t'y rendre par toi-même.

Service presse



Chapitre XIV. L'Océanographe

Ergomurie était habitée par un vieil océanographe. Un océanographe est un explorateur de flaques géantes. Il est très utile, car sans lui nous ne saurions pas où sont les océans, leur taille, leur forme.

- Tiens ! Voici un simple explorateur !
- Euh... Oui.
- Qu'avez-vous exploré ?
- L'univers, les galaxies, les planètes, les nébuleuses.

— Je veux dire : qu’avez-vous exploré sur MON astéroïde.

— Rien. Je viens juste d’arriver.

— Eh bien, qu’attendez-vous ? Explorez, Monsieur l’explorateur ! Explorez ! J’ai besoin de savoir combien de mers et d’océans il y a sur mon astéroïde. Je suis vieux. Il m’est impossible de voyager.

J’étais un peu rembruni par cet ordre. Le but de ma visite n’était pas d’explorer pour le compte d’un océanographe.

Ma mauvaise humeur me dicta ces mots :

— Vous habitez sur une planète, pas sur un astéroïde. Vous devriez le savoir, puisque vous êtes scientifique.

L’océanographe fit une bouche de mérrou, et resta aussi muet que ce poisson. Je regrettai tout de suite de lui avoir fait la leçon. C’est un rôle qui ne me va pas bien, comme un costume qui n’est pas bien ajusté. Un donneur de leçon est toujours très antipathique, même s’il a raison. J’ajoutai donc :

— Mais... un océanographe n’est pas un astronome. Vous ne pouvez pas tout savoir.

— En effet.

— Je vais faire le tour de votre planète avec mon vaisseau. Je vous dirai ce que l’on y trouve.

Et je partis sans tarder, un peu honteux d’avoir été l’auteur d’une parole peu amicale.

À mon retour, j'étais très ennuyé de porter une mauvaise nouvelle.

Ce n'est jamais facile d'annoncer une mauvaise nouvelle. Cela exige un vrai courage. J'aurais pu choisir la facilité, et mentir. Mais le mensonge est comme un pigeon. Si tu donnes un morceau de pain à un pigeon, très vite tu auras cent pigeons autour de toi. Si tu nourris un mensonge, tu auras bientôt cent mensonges à nourrir. Je puisai dans mes forces secrètes.

Pour annoncer une mauvaise nouvelle, le plus simple est de commencer par ces mots :

— J'ai une mauvaise nouvelle.

Cela prépare la personne à la recevoir.

— Ah ? répondit l'océanographe.

— Il n'y a rien sur votre planète.

— Comment ça, rien ?

— Pas la moindre mer. Pas le plus petit océan. Pas même une flaque d'eau. J'ai fait le tour du nord au sud et d'est en ouest, et même en diagonale, je n'ai rien vu. L'astéroïde est couvert de sable rougeâtre.

J'avais fait exprès d'employer le mot « astéroïde » au lieu de « planète », afin de donner à l'océanographe l'occasion de me corriger. Ça lui remonterait peut-être le moral. Mais il était tellement peiné qu'il ne s'aperçut de rien.

Il baissa le nez sur son grimoire.

— Je m'en doutais, murmura-t-il.

Je le laissai un instant pétrir sa peine. Puis j'essayai de l'apaiser :

— Dans mon système solaire, nous avons une planète rouge. C'est très beau, une planète rouge.

L'homme ne parut pas s'en émouvoir.

— Et puis, voyez le bon côté des choses. Votre travail est terminé. Vous n'avez rien à noter dans votre atlas. Vous pouvez vous reposer, prendre votre retraite.

— Ça, c'est le mauvais côté des choses ! Ce que j'aime dans la vie, c'est répertorier les océans. Cela me donne l'impression de voyager.

Je pensai : « Écrire dans un grimoire, ce n'est pas voyager. » Je m'apprêtais à faire un grand discours à l'océanographe, afin de l'encourager à découvrir son monde, à lever ses fesses de sa chaise, et à fouler le sable rouge de son désert.

Mais je compris que je faisais fausse route. Je renonçai donc à mon discours.

Car cette joie du pionnier était la mienne, pas celle de l'océanographe.

Certaines personnes trouvent leurs billes de joie dans l'exploration, dans les départs et les retours, dans les horizons qu'il faut toujours franchir sans y parvenir.

Mais d'autres personnes trouvent leurs billes de joie dans la solitude d'un bureau. Leur étoile, c'est

une lampe qui jette ses rayons sur un livre, et fait éclater le blanc du papier. Leurs horizons, ce sont les quatre lignes formées par une table. Le craquement des pas sur le sol est remplacé par le doux bruissement d'un stylo roulant sur une feuille. Cette joie-là n'est pas moins belle que celle de l'aventurier qui sillonne les mers et les continents.

— Je vous ennuie avec mes soucis de vieil homme, me dit l'océanographe.

— Non. Mais j'aimerais pouvoir vous être utile.

— Racontez-moi au moins ce que vous avez vu dans l'univers.

— Oh... J'ai vu des mondes que l'esprit le plus fantasque ne pourrait imaginer.

— Je vous écoute !

Et l'océanographe saisit une feuille blanche et décapuchonna son stylo pour prendre des notes.

— D'abord, il ne faut pas aller bien loin de la Terre pour découvrir un monde nouveau. Dans notre système solaire, il existe une planète que les astronomes n'ont pas encore découverte.

— Ah ? Pourquoi ? Est-elle invisible ? Une planète invisible, c'est un phénomène très intéressant.

— Là où cette planète est située, on ne peut pas l'observer depuis la Terre.

— Où est-elle ?

— De l'autre côté du soleil. Elle tourne exactement à la même vitesse que la Terre autour de notre étoile. On ne peut donc pas la voir, parce que le soleil nous la cache en permanence.

— C'est passionnant !

— Le plus passionnant, c'est que cette planète est habitée.

L'océanographe fit la moue.

— Oh, je ne m'intéresse pas aux êtres vivants. Je ne suis pas démographe, ni sociologue. Les êtres vivants sont trop... vivants.

Je perçus là une certaine rancune teintée de tristesse. Ce ne fut pas bien difficile d'en connaître la cause. L'homme me révéla comment il était devenu océanographe.

— La plupart des gens ne donnent pas leur parole, ils la prêtent. Je suis d'un vieux monde ; un monde où rien n'est plus sacré qu'une parole donnée. Mais j'ai tant vu la parole reprise, qu'elle n'a plus aucune valeur à mes yeux. Un océan ne reprendra pas sa parole d'océan. Il ne trahit pas.

Ainsi, l'océanographe avait renoncé aux gens, par peur de souffrir. Je répondis :

— L'océan ne reprend jamais sa parole ? On voit que vous n'avez jamais navigué. Pour vous, un océan, c'est une tâche bleue sur une carte. Mais l'eau n'en fait qu'à sa tête. Elle vous décoche des

déferlantes soudaines. Elle reste d'huile quand vous la voudriez peuplée de moutons.

— Ah ?

— Et les êtres vivants ne sont-ils pas précieux justement parce qu'ils sont imprévisibles ?

— Comment ça ?

— Il est facile de donner sa confiance à quelqu'un, quand on est certain qu'il en sera digne. Si la trahison n'existait pas, nous n'aurions pas besoin de promesses.

— Monsieur, vous voulez me faire croire qu'il faut trahir les gens ?

— Non. Je dis simplement que pour créer les gens fidèles, il faut créer les traîtres. Charge à chacun de choisir son camp. Vous avez visiblement choisi le vôtre.

Il ne répondit pas. Je l'en respectai davantage encore.

Il aurait pu me dire : « Oui, moi je ne trahis jamais. » Il n'en fit rien. Le vieil homme était donc véritablement franc et fidèle.

Si tu portes un cageot de pommes, il ne te viendrait pas à l'esprit de dire : « J'ai un cageot de pommes. » On le voit bien ! Celui qui dit : « J'ai un cageot de pommes », c'est celui qui n'en a pas, et qui voudrait faire croire qu'il en a un.

Il y a quelques années, je me suis lié d'amitié avec une personne qui disait souvent : « Moi, je ne

mens jamais ». Je me suis aperçu par la suite que cette personne était une indécrottable menteuse. Mon amitié n'y a pas survécu.

L'océanographe était pensif. Il dit :

— Parle-moi de cette planète invisible. Comment s'appelle-t-elle ?

— Ozolir.

— As-tu rencontré les habitants d'Ozolir ?

— Oui.

— Comment sont-ils ?

— Ils ressemblent beaucoup aux Terriens. Ils inventent le feu quand ils ont froid, le puits quand ils ont soif, le potager quand ils ont faim, les dieux quand ils ont peur. Ils lancent des questions vers le ciel. Ils ont tous à peu près les mêmes rêves et les mêmes désirs, mais jamais au même moment. Ils rassemblent leurs maisons, et ces maisons forment des rues, et ces rues forment des villes. Et quand ils ont construit assez de villes, ils s'inventent un pays qu'il faut défendre. Ils meurent pour ce pays, ou pour quelque chose d'autre, ou pour quelqu'un, ou pour eux-mêmes, ou pour rien. Et ainsi de suite.

— Leur as-tu révélé l'existence de la Terre ?

— Non. Leurs astronomes la découvriront bien assez tôt. Pour l'instant, les habitants d'Ozolir n'ont

pas encore cassé tous leurs jouets. Je ne vais pas leur en offrir un autre.⁸

— Et l'univers ! Parle-moi de l'univers ! On dit qu'il est infini.

— Ce n'est pas exact.

— Quelle forme a-t-il, alors ?

— Il a une forme que nos petits cerveaux de cloportes ne peuvent pas comprendre.

— Essaie toujours !

— Hum... Comment vous expliquer ?... Ah, voilà : si vous marchez droit devant vous sur votre planète, dans n'importe quelle direction, vous reviendrez exactement au même endroit, parce que votre planète est ronde. C'est une sphère.

— Oui.

— Vous pouvez donc marcher pendant des années, des siècles, indéfiniment, vous tournerez en rond.

— Oui.

— Eh bien l'univers est un peu comme cela, mais à quatre dimensions. C'est ce que l'on appelle une hypersphère. Si mon vaisseau se déplace droit devant lui, il reviendra à son point de départ. L'univers est donc effectivement infini, car on ne peut pas en atteindre le bout, mais c'est

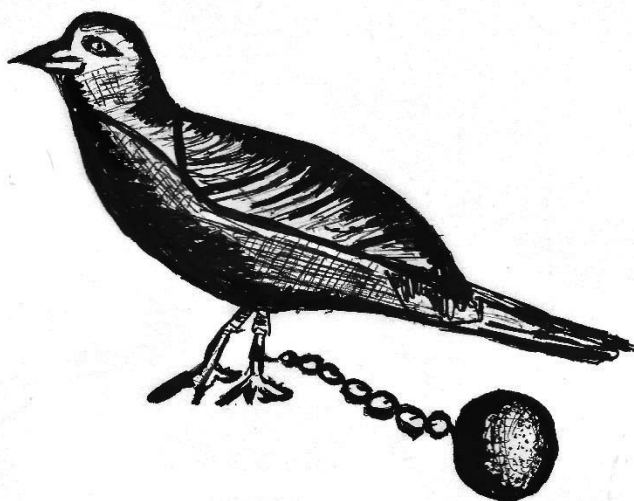
⁸ Pour la même raison, j'ai toujours caché l'existence d'Ozolir aux Terriens.

parce qu'on tourne en rond, ou plutôt, en hyper-rond.

Mon exposé le laissa songeur. Je lui fis cette proposition :

— Je peux vous emmener sur Ozolir, si vous voulez, ou sur la Terre. Vous y trouverez un tas d'océans à répertorier.

C'est ainsi que l'océanographe quitta son désert, pour s'exiler vers les foules.



Chapitre XV. La Planète satellite

Mes périples interstellaires m'ont un jour conduit sur la planète Karr. Pour être exact, Karr est le satellite d'une planète cent fois plus grande qu'elle : Dzora.

Karr était donc en orbite autour de Dzora.

Dzora était inhabitée, mais sur Karr, les conditions atmosphériques, la présence d'eau avaient permis l'éclosion de la vie. On y trouvait une civilisation foisonnante, et très intrigante. Les Karriens et les Karriennes étaient des bipèdes comme nous. Mais ils avaient aussi deux petites

ailes, fixées de part et d'autre de leur bassin. J'ai toujours imaginé qu'une personne ailée aurait ses ailes dans le dos. Mais l'ivrogne de la planète Vinasse avait raison : les jambes sont lourdes. Pour être efficaces, les ailes doivent être situées près du centre de gravité.

Karr tournait aussi sur elle-même comme une toupie. Les habitants voyaient donc Dzora se lever et se coucher. Cette énorme lune rythmait leurs jours.

Cependant, les habitants de Karr ne pouvaient utiliser leurs ailes qu'à certains moments : quand Dzora était visible dans le ciel. La gigantesque force gravitationnelle de Dzora les soulevait alors dans les airs. Leur corps devenait léger comme une aigrette de pissenlit. Les ailes servaient alors de gouvernail pour se diriger.

Mais quand Dzora était de l'autre côté, sous l'horizon, sa force gravitationnelle clouait les gens au sol. Ils pesaient comme des enclumes, et se déplaçaient à grand-peine. Impossible, bien sûr, de s'envoler.

Ainsi, Dzora transformait les Karriens et les Karriennes, tantôt en libellules, tantôt en éléphants. Ils avaient donc pris l'habitude de se reposer quand ils étaient éléphants, et de travailler, ou s'amuser, quand ils étaient libellules.



Chapitre XVI. Journal intime (suite)

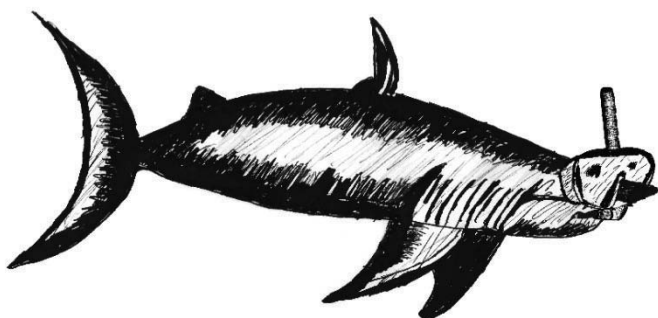
Il était temps de reprendre la lecture du journal intime de l'homme au corbeau. Je l'ouvris donc vers son milieu.

« Mon inquiétude grandit. Les trous de mémoire se multiplient. Hier, j'étais totalement incapable de me rappeler comment me défaire de mes liens. Ce numéro, le *Sac à nœuds*, a

toujours eu du succès, car il est simple : je suis ligoté de la tête aux pieds par une corde, je dois m'en délivrer. Mais hier, devant des milliers de spectateurs, pas moyen d'y parvenir ! Je savais que les nœuds devaient être défaits dans un certain ordre, mais lequel ? J'ai sauvé la face grâce à des pitreries. Le *Sac à nœuds* s'est changé en numéro de clown.

J'ai aussi des moments de vide complet. Par exemple, pour mon numéro de jonglage, j'oublie avec quoi je dois jongler. Alors je saisis n'importe quel objet autour de moi. Hier, j'ai jonglé avec un chien, une paire de lunettes et un enfant qui était assis au premier rang. Les parents étaient furieux, l'enfant se gondolait de rire.

Je sais bien que mon public est de moins en moins nombreux. Lorsque je regarde les spectateurs, je les vois tous avec le même visage. Pour autant, je ne suis pas malheureux. Ce que j'ai oublié ne me manque pas. J'aimerais simplement que ces oublis m'épargnent pendant le spectacle. Que j'oublie tout le reste ! Mais pas mes numéros, mes tours de magie, mes chansons. L'autre jour, j'ai oublié de mettre un lapin dans mon chapeau. Le bide ! »



Chapitre XVII. Le super-héros

Baldigüre était une planète de taille moyenne. J'y atterris en quête de nouvelles rencontres. On me conseilla de rendre visite au super-héros local : Procrastinator.

Je n'avais encore jamais rencontré de super-héros, c'était l'occasion.

À première vue, Procrastinator était un super-héros comme les autres. Il avait reçu à la naissance toutes les qualités que l'on pouvait attendre d'un super-héros. Son courage forçait l'admiration de monsieur et madame tout le monde, qui n'avaient de courage que dans les toutes petites choses : affronter une averse, étendre le linge, ou encore mettre une couette dans une housse de couette.

Le courage de Procrastinator dépassait largement ces menues besognes.

Procrastinator était vêtu d'un costume digne de son rang. Luisant, aérodynamique, sur mesure, ce costume lui permettait de fendre les airs comme un laitier fend une motte de beurre. Car oui, Procrastinator avait le pouvoir de s'envoler dans le ciel. Il ne s'en vantait pas :

— Tous les super-héros sont capables de voler. Il n'y a pas de quoi se bomber le torse. Je ne m'envole que lorsque c'est absolument nécessaire, et je fais mon possible pour ne pas être observé : je ne veux pas faire de jaloux.

Pourtant, Procrastinator avait un trait de caractère qui gribouillait sa réputation : il remettait tout au lendemain. C'était plus fort que lui.

— Lorsque j'étais petit garçon, si ma maman me disait : « Va ranger ta chambre », je répondais : « Oui maman ! ». Mais sitôt arrivé dans ma chambre, je pensais : « Bah, ça peut attendre demain. » Et la chambre restait en pagaille jusqu'au matin suivant.

— Mais alors, lui dis-je, vous rangiez votre chambre le lendemain. Où était le problème ?

— Non, justement. Le lendemain, même histoire. Je me disais à nouveau : « Bah, ça peut attendre demain ». Je répétais la manœuvre de jour en jour.

— Pourquoi ?

— J'aimais cette sensation de me délivrer d'un travail par le simple pouvoir de l'esprit. Je n'ai jamais changé.

— Avec le temps, vous devez avoir des millions de corvées sur les bras !

— Non. Si j'accumule trop de travail, je deviens nerveux. J'ai l'impression d'avoir une boule de pétanque dans le crâne. Alors je puise dans mes forces surhumaines, et je vide mon sac de corvées.

J'étais curieux de savoir quel genre de corvées pouvait avoir un super-héros. Il m'en donna quelques exemples.

— Remonter ma boussole, donner à boire aux baleines de mon parapluie, accorder tous les cuivres de ma cuisine, compter les points noirs des coccinelles.⁹ Une fois toutes les corvées achevées, je me sens léger comme une puce, et je suis fier. J'ai triomphé de moi-même. Cette victoire est bien digne d'un super-héros. Je n'ai jamais rencontré d'adversaire plus redoutable que ma propre personne.

Chaque fois qu'il vidait son sac de corvées, Procrastinator était déterminé à s'améliorer. Plus

⁹ Ces activités sont indispensables à la bonne marche de l'univers.

jamais il ne dirait : « Bah, ça peut attendre demain » ! Mais cette bonne résolution, bien que sincère, ne durait que deux ou trois jours. Procrastinator renouait vite avec son ancienne habitude, et le sac de corvées se remplissait à nouveau.

Je décidai de tenir compagnie à ce super-héros, pour l'observer dans son quotidien, et peut-être l'aider à vaincre son défaut.

Les missions ne tardèrent pas à affluer. En fin de matinée, Procrastinator reçut une lettre l'informant que son téléphone sonnait.

— Allô ?

— Un incendie s'est déclaré dans la caserne des pompiers.

— Eh bien, éteignez-le. Vous avez des arrosoirs.

— Les arrosoirs sont à l'intérieur de la caserne !

— J'arrive ! rugit Procrastinator.

Mais sitôt qu'il eut posé le combiné, il me dit :

— Bah, ça peut attendre demain.

Une heure plus tard, un voisin frappa à sa porte.

— Marguerite est tombée de sa fenêtre !

— Ramassez-la.

— Elle s'est rattrapée à un fil électrique, suspendue à dix mètres du sol ! Il faut la cueillir !

— Prenez des échelles.

— Les échelles de plus de huit mètres sont interdites par la loi, et le camion des pompiers est

à l'hôpital pour cause de brûlure au troisième degré.

— J'arrive ! hurla Procrastinator.

Mais avant même d'avoir enfilé son costume, il me confia :

— Bah, ça peut attendre demain.

Au même moment, en pleine mer, un pêcheur de requins passa par-dessus bord, balayé par une vague un peu taquine. Le pauvre n'avait jamais appris à nager « Je risquerais de rencontrer les amis des requins que j'ai pêchés ! » disait-il. Il craignait les représailles. La mer lui offrit une tasse, puis deux, puis trois. À la quatrième, il refusa poliment, mais la mer était obstinée. Impossible de lui dire non. À force de boire la tasse, le pêcheur se sentit l'estomac lourd comme une enclume.

La femme du pêcheur fit décoller un pigeon voyageur.

— J'arrive ! clama Procrastinator.

Mais il se tourna vers moi. Avant même qu'il n'ouvre la bouche, je lui dis :

— Ça peut attendre demain ?

— Ça peut attendre demain.

Les gens se plaignaient.

— À quoi sert un super héros s'il n'est jamais là quand on a besoin de lui ?

Procrastinator se sentait honteux. Il eut un sursaut d'orgueil :

— Vidons le sac de corvées ! Prenons-les dans l'ordre. Allons d'abord à la caserne des pompiers !

Mais un orage avait déjà éteint l'incendie. La caserne était reconstruite. On avait pris soin de laisser les arrosoirs à l'extérieur, pour ne pas répéter les erreurs du passé.

Procrastinator s'envola vers le fil électrique pour sauver Marguerite. Mais Marguerite avait été suspendue si longtemps à ce fil que son corps s'était allongé, allongé, tiré par la force gravitationnelle. Elle avait ainsi rejoint la terre ferme, et avait été embauchée par la compagnie d'électricité.

— Vite ! À la mer ! Le pêcheur !

Mais le pêcheur, entre-temps, avait appris à nager, aidé par les requins qui n'étaient finalement pas rancuniers. Le pêcheur avait décidé de changer de milieu. Il vivait parmi les requins, et avait choisi un nouveau métier. Désormais, il pêchait les humains. C'était bien la moindre des choses.

Procrastinator maugréait :

— Je suis un super-héros en toc, inutile. Les gens se débrouillent très bien sans moi.

— Ce que vous venez de dire n'a aucun sens, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Les gens se débrouillent très bien seuls, c'est vrai. Mais cela ne fait pas de vous un super-héros en toc.

- Vous dites ça pour me consoler.
- Oui, et aussi parce que c'est vrai.

Procrastinator ne semblait pas convaincu. Alors je poursuivis mes efforts.

— Vous êtes né super-héros, mais peut-être pas pour la planète entière.

— Je ne comprends pas.

— Moi, par exemple, j'ai deux petits garçons chez moi, sur la Terre. Je les soigne quand ils sont malades, je les console quand ils sont tristes, je les protège contre les monstres qui se cachent sous leur lit. Je suis un super-héros pour eux. Je n'ai pas besoin de l'être pour quelqu'un d'autre, encore moins pour la Terre entière.

Procrastinator se caressa le front avec l'ongle de son pouce.

— D'accord, mais moi, je ne suis un super-héros pour personne.

— Commencez par vous-même, ce sera un bon début.

— Comment faire ?

— Votre problème, c'est que vous remettez toujours les choses au lendemain.

— Oui.

— Si je vous dis : « Allez donner à boire aux baleines de votre parapluie », que me répondrez-vous ?

— Je répondrai : « Bah, ça peut attendre demain. »

— Exactement. Eh bien, cette réponse, remettez-la à demain. Ainsi, elle ne vous empêchera pas d'accomplir votre travail aujourd'hui.

L'ongle du pouce se figea sur le front.

— Mmm... En somme, la solution est simple : remettre au lendemain de remettre au lendemain.

— Oui. Avec le temps, vous n'aurez plus besoin d'y penser. Vous aurez perdu la mauvaise habitude de dire : « Bah, ça peut attendre demain. » Et vous pourrez être un super-héros pour quelqu'un d'autre.

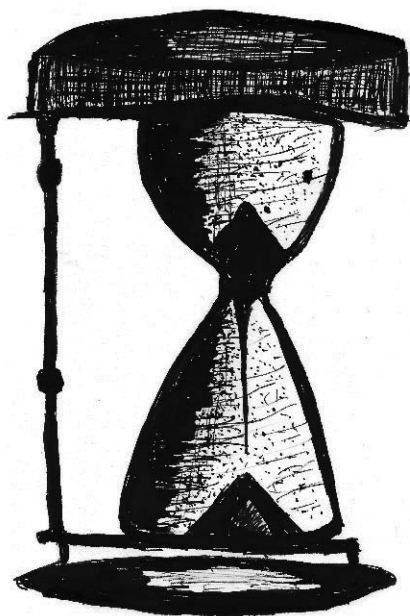
Je quittai Procrastinator.

Au moment où j'entrai dans mon vaisseau, je l'entendis crier :

— Mais... Si je remets au lendemain de remettre au lendemain de remettre au lendemain ?

— C'est simple : remettez au lendemain de remettre au lendemain de remettre au lendemain de remettre au lendemain.

Je m'envolai, avant que la conversation ne se complique.



Chapitre XVIII.

Mots sur le temps

As-tu remarqué l'étrange phénomène qui se produit lorsque tu es en retard ?

L'angoisse monte peu à peu. Tu marches à rapides foulées. À chaque dizaine de pas, tu regardes ta montre, et tu t'exclames en toi-même :

— Huit minutes sont déjà passées ? Ce n'est pas possible !

Le temps semble conspirer contre toi. Il est déterminé à te mettre en retard.

À l'inverse, quand tu es en avance, le temps s'étire comme un chewing-gum. Tu te dis :

— J'ai tout mon temps. Je vais allonger ma route afin de retarder mon arrivée.

Ton pas est tranquille, ton esprit aussi. Tu fais lentement le tour du pâté de maisons, pensant ajouter dix minutes à ton trajet. Mais en regardant ta montre, tu constates que deux misérables minutes se sont écoulées. Le temps fait sa fripouille, il te taquine. De sa bobine, il te donne un fil beaucoup plus long que nécessaire.

Le temps est ainsi fait. Nos émotions exercent une influence sur lui, tout comme le mercure dans le tube du thermomètre est dilaté ou contracté selon la température. Et si le temps te paraît long quand tu t'ennuies, c'est parce qu'il l'est, le filou !



Chapitre XIX. La Planète bleue

Cyriadune était une planète entièrement marine. Elle ressemblait à une bille d'eau en suspension dans l'univers. Un océan couvrait toute sa surface, comme une immense couche de peinture bleue.

La vie ne pouvait se développer que sous l'eau. De molécule en molécule, le monde végétal a peuplé la planète-océan, puis vint le monde animal, jusqu'à la naissance d'une civilisation de classe 2.

Un jour, un morceau de continent émergea. Ce n'était qu'un monticule à peine plus grand qu'un fauteuil. Cyriadune était, tout comme la Terre, travaillée par les mouvements de sa croûte. De gigantesques plaques minérales se déplaçaient et s'affrontaient. Ainsi fut créé ce brin de sable et de roche, qui s'était hissé au-dessus de l'océan.

La nouvelle se propagea. On venait de partout pour observer le phénomène géologique. Rapidement, des milliers d'yeux entourèrent l'île. On sortait la tête de l'eau pour l'admirer. Quand l'étonnement fut passé, un curieux prit son courage à deux nageoires, et grimpa. On l'admira. Puis on voulut l'imiter. Chacun voulait sa part d'altitude, se libérer des flots. Chacun voulait mesurer le poids de son propre corps, qui ne pouvait plus s'appuyer sur la dense épaule de l'eau.

Et ce fut la discorde. On se disputait le privilège de culminer au-dessus des vagues. On se poussait, on se tirait, on s'écorchait contre le flanc rocheux. Et bientôt l'îlot fut un champ de bataille incessant.

Alors, un groupe de vieux sages se réunit.

— Mes amis, notre civilisation se détruit elle-même. Et pour quoi ? Pour un tas de caillasse. Il est temps de prendre une décision.

Le morceau de continent fut démoli. On rendit à l'océan le sable et le roc qui en étaient sortis. Cyriadune connut à nouveau la paix.



Chapitre XX. Journal intime (fin)

Les dernières lignes du journal intime me prirent à la gorge.

« Longtemps, j'ai refusé de me rendre à l'évidence. J'entrais en scène avec, dans le cœur,

cette phrase naïve des artistes : « Le spectacle continue ! » Un mensonge. Il arrive un jour, inévitablement, où le spectacle prend fin. Les costumes sont rangés dans les malles. Les projecteurs s'éteignent comme des étoiles qui meurent.

Combien de représentations ai-je données, sans m'avouer que j'étais seul ?

Le public ne vient plus. Pourquoi viendrait-il ? Il n'y a plus rien à voir. De mon répertoire, il ne reste rien. Je n'ai plus un seul numéro à présenter. Ils m'ont échappé progressivement, comme le sable s'écoule à travers un tamis.

Tous ? Non. Au fond du tamis de mon art, il n'y a plus qu'un caillou sans valeur : je sais encore saluer. Ce geste qui marquait la fin du spectacle est le seul qui ne m'a pas été volé. Et j'entends encore le crépitement des mains qui s'entrechoquent, les « bravos », au moment où je soulevais mon chapeau. »

La mort d'une personne, qu'elle soit artiste, ou archéologue, ou ébéniste, est toujours déchirante.

Mais c'est plus déchirant encore, lorsque l'artiste, ou l'archéologue, ou l'ébéniste, meurt avant la personne.



Chapitre XXI.

Il y avait quelqu'un

Je me posai un jour sur un petit monde inhabité.

Sitôt à la surface, je me laissai guider par mes deux pieds, comme j'aime tant le faire quand je découvre un endroit neuf. De majestueux arbres cachaient l'arc de l'horizon. Quelques volcans

sages fumaient tranquillement leur pipe, et des troupeaux de fougères et de fleurs se prélassaient un peu partout.

Je marchai quelques minutes. Les herbes étaient hautes. La nuit tomba d'un coup, et je butai contre une chaise. Je m'assis pour profiter de cette nuit fugace. Je savais que l'aube ne tarderait pas, puisque l'astéroïde était minuscule. Les yeux fermés, je goûtai la douceur de ce paysage solitaire.

Une petite voix troubla mon repos, en jaillissant du sol.

— C'est toi ?

Je me penchai. Le ciel étoilé me permettait de distinguer une jungle d'herbes et de fougères. J'y plongeai mes deux mains.

Une aiguille me perfora l'index.

— Aïe !

— Pardon. Je ne voulais pas vous piquer. Mais c'est votre faute, vous devriez regarder où vous mettez les doigts.

J'écartai délicatement les herbes.

— Bonjour, murmurai-je. Enfin, bonne nuit.

— Si vous le dites.

Je jetai un coup d'œil autour de moi, pour faire oublier cette piteuse entrée en matière.

— Votre astéroïde se porte bien.

— Pourquoi pas ?

— J'ai lu dans un livre que de gros arbres sur un petit astéroïde pouvaient être mortels.

Un rire dissémina quelques pétales à mes pieds.

— Vous avez déjà vu une planète s'effriter à cause d'un arbre ?

— Si la planète est petite, et l'arbre géant...

— On s'adapte ! Nous savons nous tenir, nous, les végétaux.

— Bien sûr.

— Et puis les arbres ne sont pas si nombreux ici. Ils ont été décimés par l'ancien locataire.

— Ah, il y avait un habitant ?

— Une espèce de tyran domestique. Quand il est parti, les arbres rescapés étaient furibards ! Mettez-vous à leur place, on avait exterminé presque toute leur famille. La soif de vengeance était leur seule raison de vivre. Ils ont attendu le retour du bourreau.

— Charmant.

— Les volcans s'en mêlaient aussi. C'était un feu d'artifice permanent. Nous étions ligüés contre l'exterminateur !

La colère dissimule souvent quelque chose. Ce n'est qu'un masque. Je profitai d'un silence pour dire :

— J'ai l'impression que ce « tyran » vous manque. Elle se renfroigna dans son calice.

— Il me manque ? Non. Il ne m'a jamais comprise.

Je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Être comprise, quelle drôle d'idée.

On a souvent toutes les peines du monde à se comprendre soi-même, mais on attend des autres qu'ils nous comprennent.

— C'est un lâche, ajouta-t-elle.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Prend-on la fuite à la première contrariété venue ?

Je ne désespérais pas de la calmer.

— Qu'allez-vous faire à son retour ?

Un tressaillement de surprise la secoua.

— Mais, mon pauvre monsieur, il est déjà revenu !

— Hein ?

— Oui ! Dès qu'il a posé le pied sur la planète...

— Sur l'astéroïde.

— ... La guerre a été déclarée. Les arbres ont déclenché les hostilités. Ils avaient un avantage tactique : ils préparaient l'assaut depuis des mois. Ils connaissaient le champ de bataille sous toutes les boutures. Mais ils avaient négligé un détail d'importance.

— Lequel ?

— Voyons ! Des poteaux à branches ! Que pouvaient-ils faire ? Se déterrer eux-mêmes et

monter au front, perchés sur leurs racines ? Non. Ils sont restés plantés comme des potiches.

— Ah...

— Les volcans ont essayé de se joindre à la lutte avec leurs jets de lave. C'était peine perdue. Ils faisaient pitié, à expulser de petits crachats incandescents. L'ennemi s'en est tiré avec quelques trous dans son costume.

— Mais... Alors, où est-il ?

— Je l'ai chassé de la planète.

— Il a accepté sans broncher ?

— Oh ! J'ai été subtile. Je me suis rendue insupportable, mais tout en souplesse. Fausses crises de larmes, fausses quintes de toux, faux nuages de criquets. Je baragouinais pour ne rien dire, et ne répondais jamais à ses questions. Je dardais et durcissais mes épines lorsqu'il jardinait. Il s'en fourrait toujours une dans le gras du doigt.

— Ah...

— Au début, il souffrait en silence. Le pauvre culpabilisait de m'avoir quittée, ça le rendait doux comme un panda roux. Au bout d'une semaine, il est parti sans demander son reste, en s'agrippant à la queue d'une comète.

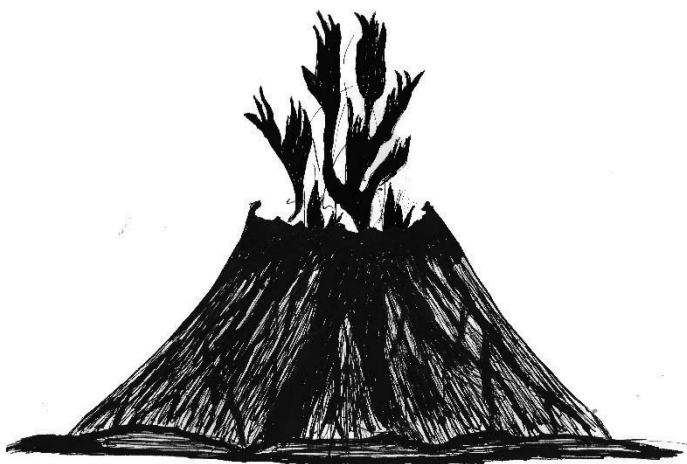
— Radical.

— Oui, j'étais débarrassée de lui.

Je ne savais pas quoi penser. Le jour se levait. Les arbres reprenaient leur relief et leur couleur.

Soudain, au milieu d'un feuillage, une tête hirsute apparut.

- Bonjour ! Qui es-tu ?
- Euh... Un simple explorateur.
- Attends, je descends !



Chapitre XXII.

La Couronne

L'homme marcha jusqu'à moi d'un pas décidé, mais sans hostilité. Puis, il me tendit une main brunie :

— Excuse-moi, l'écorce a déteint sur mes doigts. Je passe beaucoup de temps dans les arbres.

— Que faites-vous ici ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

Il inspira largement, et me posa une question.

— Que penses-tu de ma planète ?

— Que c'est un astéroïde !
— Oui, oui...
— Un bel astéroïde, ajoutai-je pour tempérer mon emportement.

— J'ai laissé pousser tous les arbres à leur guise. Ils créent des chemins.

— Ah ?

— Sur un astéroïde nu, tu peux marcher dans toutes les directions, mais tu ne sais pas où aller. Celui qui a trop de choix n'est pas libre. Mais un paysage sculpté par les feuillages, jonché de troncs, te permet de passer tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous avons besoin de contraintes. Dans un paysage plat, tu te perds.

— Hum... Difficile de se perdre sur un astre aussi petit.

Nous marchâmes en silence parmi les fougères. Puis l'homme esquissa un geste vers les pipes qui fumaient devant nous.

— Les volcans entrent en éruption de temps en temps.

— Cela ne vous fait pas peur ?

— Un peu, mais j'ai appris à lire leurs signes, à parler leur langue. Je sais où me réfugier quand la lave coule. Cette adversité m'est nécessaire. C'est un peu comme si je vivais avec des dragons. Je ne vais pas leur mettre une muselière sous

prétexte qu'ils crachent du feu. Je m'adapte à leur présence.

L'homme fit une halte au pied de l'un des volcans.

— Cet astéroïde, c'est le petit monde que je me suis créé pour échapper au réel. Un peu comme ce vaisseau spatial qui te promène dans l'univers.

Il avait raison. Le Sapounofouska est mon refuge. C'est le seul endroit où je me sens paisible.

L'homme semblait heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Il poursuivit :

— Quand j'ai quitté la Terre, c'était la guerre. Les bombes allumaient le ciel, et éteignaient les Hommes. Quand tu ne trouves plus la moindre clarté, quand tous tes rêves se sont perdus dans l'obscurité, il reste en toi une petite couronne dorée qui miroite. Cette lueur, c'est ce qui reste quand l'espoir s'est enfui. C'est le symbole de ce qui est réellement important pour toi.

Nous avons certainement fait dix fois le tour de l'astéroïde, mais je ne m'en aperçus pas. Je fus soudain très ému. L'homme sentit mon trouble, mais fit semblant de ne pas le remarquer, preuve d'une grande finesse.

— J'ai eu de la chance, dit-il, parce que ma vie a souvent été menacée.

— Hein ? C'est une chance, ça ?

— Oui. Les grands dangers révèlent ce que tu es. Ces moments où tu es balloté par les tempêtes en spirales, perdu dans l'eau des cumulus ou entre les dunes du désert... Tu découvres enfin le sens des choses. Mon message est simple : la petite couronne d'or que tu abrites en toi, ne la laisse pas se ternir. Il faut qu'elle brille ! Il faut la porter le plus souvent possible !

— Ce qui est réellement important...

— Oui. Pour moi, ce qui est réellement important, c'est tisser les liens de l'amitié, prendre soin de ceux que j'aime, observer les étoiles, piloter un avion...



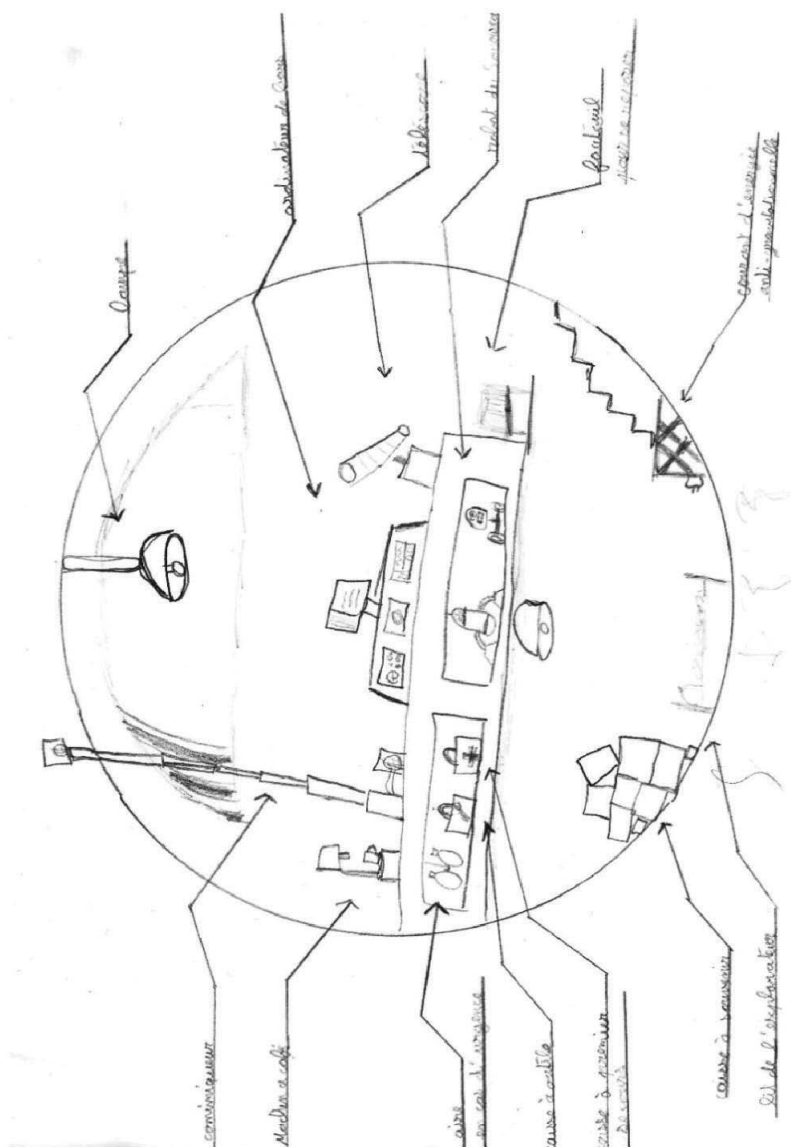
Chapitre XXIII. La Question

Et pour toi ?

Qu'est-ce qui est réellement important ?

Service presse

Le Sapounofouska par Adrien



Service presse

L'observateur d'étoiles par Geo



Service presse

STRUCTURES ÉDITORIALES DU GROUPE L'HARMATTAN

L'HARMATTAN ITALIE
Via degli Artisti, 15
10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE
Kossuth l. u. 14-16.
1053 Budapest
harmattan@harmattan.hu

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN SICAP AMITIE 3
BP 45034 Dakar-Fann
direction@senharmattan.com

L'HARMATTAN CONGO
219, avenue Nelson Mandela
BP 2874 Brazzaville
deunovmikhail@gmail.com

L'HARMATTAN CAMEROUN
Tsinga/Derrière polyclinique FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
Jacques.koukam@harmattan.fr

L'HARMATTAN MALI
Immeuble Mgr Jean Marie Cissé
Aci Hamadallaye
BP 145 Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Villa 281, secteur 23 623, rue 14.32
Ouagadougou
zagbie@outlook.fr

L'HARMATTAN TOGO
Djidjole – Maison Amela
face EPP BATOME
02 BP 20680 Lomé
didieramela11@gmail.com

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamya, rue KA 028 OKB Agency
BP 3470 Conakry
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl – Cité des Arts
Abidjan-Cocody
03 BP 1588 Abidjan
harmattan.ivoire@gmail.com

L'HARMATTAN RDC
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala – Kinshasa
matangilamusadila@yahoo.fr

L'HARMATTAN BÉNIN
Rue 604, (Immeuble à l'entrée
de la rue UCAO- Cite de Saint-Jean)
Cotonou
stepcorpus@gmail.com

NOS LIBRAIRIES EN FRANCE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
16, rue des Écoles
75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

LIBRAIRIE DES SAVOIRS
21, rue des Écoles
75005 Paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

Service presse